

LES CULS ÉNERGUMÈNES

1

Ciel ! Mais à quoi est-ce qu'ils jouent ? Non, mais c'est de la véritable pure ordure !

Samuel Beckett

Commençons par admettre que tout ce qui suit s'adresse uniquement aux individus avec lesquels il y a obstacle à ce que je fasse l'amour. Pour les autres que ceux-là, la festività des corps réduit la parole à n'être plus que la servante des corps. Cette précision n'est pas inutile : on ne parle du sexe qu'avec ceux en face de qui on répugne à lui faire sa place ou qui prétendent pareillement n'avoir pas de désir à votre égard. Ce n'est pas moi qui introduis cette dichotomie entre faire l'amour et parler l'amour. Au contraire, je l'exècre.

Puis-je me permettre de dire que le jour où le désir aura incorporé le *non-désir* (ou le soi-disant

non-désir), la révolution n'aura plus d'objet ? Pour le moment, parler du non-désir, c'est la preuve absolue qu'il existe. Mais c'est aussi une entreprise d'amplification des obstacles dressés contre le désir que d'essayer de les définir. Attitude aberrante, je m'empresse de le reconnaître, et encore plus aberrante quand elle passe de la parole à l'écriture.

Il est admis à peu près partout que les refus du désir sont souverains : « *Je n'en ai pas envie, c'est tout !* ». C'est ce que vous dira aussi bien un cadre moyen de la bourgeoisie qu'un ouvrier immigré. Et l'étudiant gauchiste vous le répètera encore plus fort, car le désir, il l'a intellectuellement sacralisé. Pour ma part, lorsque j'écoute quelqu'un exprimer son non-désir, j'entends derrière cette manifestation une autre phrase qui pourrait être : « *N'insistez pas ! Le capitalisme a inscrit ce refus dans mon corps* ».

Si j'éprouve en fin de compte, au lieu de continuer à en parler, le besoin d'écrire à ce sujet, c'est justement qu'il est devenu impossible d'en parler, serait-ce entre des personnes habitées par la même forme de désir. Cela me semble un blocage encore plus grave quand il affecte une certaine homosexualité dont je souhaite ici faire mon propos : l'homosexualité à prétention révolutionnaire, qui tour à tour perd de vue la révolution ou s'abuse dans sa théorie pure et que j'appellerai (pour me faire plaisir) *l'homosexualité énergumène*.

Je partirai de deux anecdotes récentes dont j'ai été l'un des acteurs, parce que ce sont elles qui ont déclenché en moi ce passage à l'explication écrite. Voici la première. Quelques homosexuels, communiquant beaucoup plus par une complicité intellectuelle et par leur passé politique que par leur corps, et qui ont à peu près tous participé à la naissance du *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire*, c'est-à-dire à la limite des professionnels de la libération du désir homosexuel, décident de se réunir devant un magnétophone pour débattre d'un livre écrit par l'un d'eux et qui s'appelle précisément « *Le désir homosexuel* ». Soudain, comme si un amateur s'était glissé parmi eux, quelqu'un prend la parole et dit : « *Il me semble impossible de parler de ce livre sans parler d'abord du désir homosexuel entre nous et sans savoir d'abord comment il circule ou ne circule pas dans cette pièce* ». Aussitôt s'installe la plus stupéfiante ambiance de répression de la parole et d'autocensure qui se puisse imaginer : une situation qui va pourtant durer trois heures et où il sera aussi impossible de parler que de bander, une situation d'interdiction du désir, au milieu de ce qu'on pourrait appeler des militants du désir, dont j'ajoute qu'aucun d'eux, et loin de là, n'a un corps maléficié par la nature ou l'âge.

Ma seconde histoire se déroule à l'école des Beaux-Arts de Paris où chaque jeudi à vingt heures se réunissent en toute liberté, dans un amphithéâtre, des homosexuels qui viennent chercher auprès du *F.H.A.R.* un exutoire autant à leur désir de lutte politique qu'à leur désir sexuel proprement dit. Qu'il soit bien entendu que nul, sinon eux-mêmes, ne contrarie en ce lieu leurs épanchements verbaux, sentimentaux ou corporels. Comme je sors de cette réunion, un garçon me prend par le bras et m'entraîne vers un passage obscur.

Je m'aperçois que j'entre avec lui dans un réduit humide et sans lumière où l'on patauge dans

des flaques d'eau et d'urine : les pissotières des Beaux-Arts. Une demi-douzaine de corps, que la pénombre rend anonymes, y sont enlacés sans que l'on puisse deviner tout de suite à quels branchements complexes ils s'adonnent. Mais l'obligation d'être aveugle m'accable, les odeurs aigries de pisse me prennent à la gorge et je suis saisi d'un mouvement de recul dont je me sens instantanément coupable. Alors le garçon qui m'accompagnait me glisse à l'oreille : « Comment ? Tu as honte ? » C'est tout juste s'il n'a pas dit : « Tu as honte, camarade ? ».

Eh bien oui, j'ai eu honte, mais c'est la honte qui m'a fait honte. Tout se passe comme si le désir homosexuel ne pouvait s'inscrire que là où la répression l'a inscrit. Je sais combien de pédés n'ont d'autre solution que les pissotières pour se toucher et je me désespère que ceux qui ont décidé de ne plus raser les murs continuent à projeter leur excitation dans les endroits misérables que le système leur laisse en pâture et où d'ailleurs la police vient les provoquer. Les spasmes des pissotières sont comme des tractations bancaires : flux de foutre qui coule dans l'ombre, aussi désincarné que l'argent, chèque de foutre derrière la grille d'un guichet.

Soudain je deviens fasciste et j'ai envie de chasser les pédés de leurs *tasses* à coups de fouet, de les jeter hors de cette cellule où ils ne se délectent que dans le noir. Étrange paradoxe : ils sont presque parvenus à désirer n'importe quel corps doué d'une bite et d'un cul (et je voudrais bien en être là), mais à la stricte condition que les choses se passent dans la pénombre, que l'on baise sans connaître, que rien d'autre que les organes mécaniques ne soit engagé.

Mettez les mêmes dans une chambre éclairée, comme on l'a vu tout à l'heure, ou dans une prairie tranquille (et je ne parle pas d'un jardin public) et les voilà qui discutent pour échapper au désir, à moins qu'ils ne se regardent en chiens de faïence, en guignant de l'oeil un seul corps avec lequel ils aimeraient se retrouver seuls. La machine à désirer produit des partouzes crépusculaires ou des couples qui se referment dans la lumière, pour finalement éteindre l'électricité.

Je pourrais raconter une troisième histoire. Mais celle-là, ses protagonistes se sont chargés eux-mêmes d'en rendre compte dans un texte publié ici-même sous le titre « *Les Arabes et nous* ». Rarement une mise à jour des torsions du désir homosexuel n'a été faite par ceux qui le vivent avec une aussi stupéfiante honnêteté et tous ceux qui l'ont lu jusqu'à présent n'ont pu s'empêcher d'éprouver de graves interrogations qui frôlaient le malaise. Il est probable que la majorité des lecteurs de ce texte s'en tireront en le classant dans un tiroir pathologique, alors qu'il met en cause directement, non pas les aveux produits, mais tout ce qui en est absent, c'est-à-dire les formes bien astiquées d'activités homosexuelles (ou tout simplement sexuelles) de tous ceux qui éprouveront, à prendre connaissance de ce constat, ne serait-ce qu'un début d'écoeurement.

Pour ma part, ces perversions ne recourent pas les miennes, qui sont certainement beaucoup plus bourgeoises, mais elles me mettent en position de me demander pourquoi je répugne aux pratiques qu'elles décrivent et à l'esprit qui les habite. Je ne peux pas tirer mon épingle du jeu en disant que tout cela est d'abord d'une criante misère sexuelle, que tout cela me semble se dérouler aux antipodes de la joie et du véritable partage. Je sais trop que la joie est rare et qu'elle est presque toujours

la résultante d'un privilège d'époque (certains primitifs), d'âge (certains enfants) ou de classe (certains bourgeois marginaux).

J'ai le privilège d'avoir rencontré beaucoup de queues, et pas seulement celles des Arabes, beaucoup d'Arabes, et pas seulement leur queue, mais cela ne me donne pas le droit de critiquer ou de rejeter une structure sexuelle qui avoue atteindre sa plus haute jouissance seulement avec des Arabes et seulement avec leur queue. Les garçons qui parlent dans « *Les Arabes et nous* » ne m'indiquent pas leurs obsessions comme un évangile : ils font au contraire ressortir insidieusement que quiconque les condamnerait ne pourrait le faire qu'au nom d'un évangile.

Que dit ce texte ? La scène de ce qu'il raconte est Paris, mais la toile de fond est le paradis de la campagne marocaine, qui n'a pas encore été contaminé par les rapports capitalistes urbains et où survit une économie de subsistance : là, le mythe de la primitivité joue à fond, l'éjaculation retourne à l'ingénuité précoce et brutale, et pour un peu on y deviendrait vite arabe soi-même. Mais il faut retourner vivre à Paris. Les Arabes n'y sont plus d'admirables bergers arcadiens mais des sous-prolétaires industriels. Et c'est là que tout se complique. Il n'est plus question comme à Marrakech, d'ouvrir délicieusement un bordel pour Arabes dont on sera les putains. L'économique ne peut plus être escamoté. Tout redevient du spectacle et de l'exploitation. Dans ce gigantesque spectacle, la bourgeoisie met en scène le prolétariat, mais c'est le prolétariat qui produit la bourgeoisie et ses particularismes.

Le non-dit du jeune pédé parisien à l'Arabe, c'est encore quelque chose de coupable : « *La bourgeoisie t'exploite, mon père t'exploite, alors baise-moi !* » Et il pourrait ajouter : « *Quand on fait ça dans mon pays, sous le pont de Clicby, c'est peut-être sordide, mais quand on fait ça chez toi, dans les taillis d'Essaouira, c'est merveilleux !* » Lutte de classe, masochisme de classe, qu'est-ce qui se cache là-dessous, dans cette artificielle récupération du primitif ?

Dans « *Les Arabes et nous* », des garçons homosexuels nous expliquent que leur désir cherche un primitif et un opprimé. Ce qu'ils cherchent plutôt, c'est l'être le moins capable d'exercer un pouvoir sur eux, mais il n'y a pas plus chauvin mâle que cette victime sociale. On pourrait presque dire que des corps qui ont un phallus sans pénis vont à des corps qui ont un pénis sans phallus. Extraordinaire désir, qui non content de se satisfaire, trouve à commettre un acte politique qui lui sert d'alibi : *je me fais baiser dans mon cul par ceux que mon père et mon grand-père ont baisés dans les guerres coloniales, avant d'en venir à le faire dans leur usine*. Mais rien de plus faux que cette équilibration qui n'est qu'un prêt pour un rendu : *je prête un quart d'heure mon cul à quelqu'un que la bourgeoisie encule mythiquement tout le long de sa vie, au point d'avoir perfectionné en lui la fierté du mâle déjà déposée par l'Islam*.

Il n'y aurait dans cette démarche une chance de mettre un grain de sable dans l'appareillage des rôles que si, à l'extrême limite, l'Européen criait à l'Arabe : « *Ta virilité est insolente ! Je l'adore !* » et que l'Arabe lui réponde : « *Ab ! tu reconnais que je suis un beau mâle ! Alors, tu peux m'enculer !* ». L'Arabe en question échapperait alors à sa catégorie sociosexuelle archétypique. Mais s'il est déjà

rare de rencontrer un Arabe qui accepte de jouer d'abord à l'enculé à la condition expresse qu'il puisse être l'enculeur à la fin du compte, ce qui n'existe pas, dans « *Les Arabes et nous* », c'est l'Arabe qui veut bien jouer à l'enculeur pourvu qu'il soit enculé ensuite. Et pour cause : celui-là serait donc occidentalisé, il produirait du sens au lieu de produire une animalité codée par Mahomet et Coca-Cola, et du coup il n'intéresserait plus du tout les pédés coureurs d'Arabes qui n'ont pas manqué dans leur confession de nous le dire.

Si on lit et qu'on relit attentivement cette confession, sans à-priori hostile, on y découvre un certain nombre de postulats. D'abord, on vient de le voir, le désir est coupé de tout projet révolutionnaire : qu'un Arabe ait commencé sa révolution sexuelle, et le voilà exclu de toute coucherie. Les rôles ne sont pas brisés, mais exhaussés. Et l'on ajoute, pour qu'il n'y ait aucun doute de notre part, que le racisme doit être vécu sexuellement : les pédés qui nous parlent dans ce texte vivent une sexualité qui exige le racisme comme forme particulière d'exogamie, sans qu'on puisse imaginer comment, dans cette forme, le racisme pourrait finir par se consumer.

Ensuite le plaisir est radicalement séparé de l'affrontement des personnes, de toutes les vaselines de la psychologie, bref de toute communication autre que celle de la pénétration organique. Les bourgeois avaient opéré la ségrégation de l'amour et de l'amitié. On procède maintenant, chez les homosexuels qui nous occupent, à la ségrégation du plaisir et de la communication. L'un d'eux déclare, devant un magnétophone, cette phrase qui finira par nous être communiquée par écrit : « *La communication, ça me fait chier à mourir.* » Il ne reste donc plus qu'un seul rapport de forces, le rapport musculaire. Voilà l'érection toute seule dans sa cage, machine qui ne se croit pas humaine, rien que de la machine. L'amour avec un grand cul a assassiné l'amour avec un grand A, merci mon Dieu.

Que sont finalement les Arabes dans cette histoire où un coup de queue jamais n'abolit le hasard ? Ils sont une collection de godemichés et nous ne pouvons oublier qu'un collectionneur est toujours quelque part un bourgeois. Tourmant le dos à cette meute d'ustensiles et leur ouvrant le cul, le pédé coureur d'Arabes rêve d'être tué par une bite qui oblitère la sienne, par une *bite d'ivoire* comme il dit, par un gadget primitif, qui fera fantasmatiquement de lui un trou sans bite, une femme théâtralisée, et qui lui apportera une mort divine.

Si je dis maintenant que ce comportement, quand il en arrive là, me bouleverse et que peut-être j'en rêve, mon analyse aura été trop critique pour qu'on me croie. Mais le magnétophone qui raconte « *Les Arabes et nous* » continue à tourner dans ma tête et j'entends une phrase qui revient comme sur un disque rayé. L'un de ces garçons répète obstinément : « *Il ne doit pas y avoir de dupes ! Je ne veux pas qu'il y ait de dupes ! Il n'y a pas de dupes ! Il n'y a pas de dupes ! Il n'y a pas de dupes !* » Lui et ses camarades nous proposent pourtant une intellectualité qui consomme de la virilité primitive, qui cultive de la phallocratie, et sans cesser d'imposer sa loi culturelle. D'un côté, la bite d'ivoire. De l'autre côté, la tour d'ivoire. Et tout le monde est dupe.

Il reste que ce témoignage est exemplaire. Tous les homosexuels ne vivent pas de telles aventures, qu'ils croient dangereuses, et même ces confidences les font grincer des dents. Mais ceux qui

les vivent et qui osent nous les raconter vont au moins au bout de l'itinéraire. La bourgeoisie ne nous a pas laissé trente six chemins à l'homosexualité, mais un seul et tous les autres ne sont que des pistes de fuite ou de mascarade. Et ce chemin-là, le texte « *Les Arabes et nous* » en donne une excellente photographie. Les personnages qui y parlent sont des dupes, mais certainement pas des menteurs. Ce sont plutôt tous les autres pédés qui mentent ou jouent la comédie, tantôt la comédie de la bourgeoisie, tantôt la comédie de la révolution.

2

*Il serait bon pour l'homme de
ne pas toucher la femme.*

Saint-Paul

Nous autres pédés, nous avons des choses à dire et nous les avons dites à ceux qui se défendent de leur homosexualité. Mais il y a aussi des choses à dire à ceux qui se glorifient de leur homosexualité si particulière et irremplaçable, et ce ne sont pas les mêmes choses. Une queue ramenant toujours la merde d'un cul, à force de déposer son foutre dans la merde ou d'emmerder la queue qui nous quitte, nous sommes bien les boules puantes du jeu social. Enculés, nous sommes les seuls à chier à l'envers. Mais il ne faudrait pas croire qu'à être les moins propres, nous sommes les moins propriétaires, qu'à être les plus dissolus, nous sommes les moins compétitifs, qu'à être les plus machiniques, nous sommes les moins romantiques, qu'à être les plus marginaux, nous sommes les moins bourgeois.

Notre marche d'écrevisses, la tête en bas, la queue en l'air, n'est qu'un cliché de la normalité vu à l'envers. Nous programmons l'homosexualité comme un hétérosexuel s'imagine qu'on peut la vivre, exactement comme il la discourt et la phantasme, en découpant mâles d'un côté et femelles de l'autre : ici les jules qui au lieu d'une femme désirent un homme raté, et là les tantes qui désirent des jules.

Aussi longtemps que les pédés affecteront de parler d'eux au féminin et de se rencontrer en demandant : « *Quelle beure est-elle ?* », ils fortifieront le sexisme. Un chauffeur de taxi se retourne vers deux petites folles qui papotent derrière lui et excédé, il leur lance : « *J'ai borreur des bonnes femmes !* » Miracle, on lui a fait avouer sa vérité de phalocrate, mais tout rentre dans les rails dès que les folles lui répondent : « *Alors on peut s'arranger, il y a un grand lit à la maison . . .* »

Les petits garçons qu'on n'a pas obligés à être mâles n'ont aucune peur à jouer au conditionnel dans la cour de récréation : « *Je serais une fille !* » Mais adulte, on ne se délivre pas de l'obsession de la femme en feignant d'en être une.

Je regrette parfois de ne pas assez laisser vivre la femme qui est en moi. En jouant la folle, j'ai l'impression que je mettrais à jour seulement des masques masculins de la femme. Rendre la dérision plus dérisoire et la honte plus honteuse jusqu'à en faire un spectacle, même si ça tient de l'exorcisme utile, c'est faire comme les bourgeois qui se maquillent en gris ou comme les gauchistes qui se maquillent en rouge. Il y a de la femme en moi, pourquoi est-ce que j'en remettrais ? Entre l'homme et la femme que je suis, j'aimerais plutôt m'y perdre, comme je m'y perds quand je me branle : fouetteur fouetté, ligoteur ligoté, enculeur enculé, je ne sais plus, ma masturbation est une balance à deux plateaux qui devient folle.

Oui, nous copions les rapports normaux, soit en occupant la place du sujet, soit en occupant la place de l'objet, mais nous les copions de toute façon. L'homosexuel d'aujourd'hui n'est pas le lieu d'un désir polyvoqué : il s'avance univoque sous le masque de l'équivoque. Ses objets sexuels sont déjà choisis par la machination sociale et politique et ils sont toujours le même objet sexuel : selon le cas, plus faible ou plus fort que lui, plus âgé ou plus jeune que lui, plus amoureux de lui qu'il ne l'est de l'autre ou bien l'inverse, plutôt bourgeois ou plutôt prolo, primitif ou intellectualisé, surmâle ou sous-mâle, noir ou blanc, Arabe ou Viking, enculeur ou enculé, et ainsi de suite. Le politique a déjà fait son travail par en dessous. Mais si en plus, le conscient se mêle de lutte politique, la tendance hétérosexuelle et exogamique de l'homosexualité actuelle va être poussée jusqu'à la caricature et on va voir se multiplier les cas où une bite ne peut faire l'amour qu'avec une tête et une tête ne peut faire l'amour qu'avec une bite.

Le mouvement est complexe. Ceux qui ont le pouvoir seulement par le corps, c'est-à-dire la beauté ou la désirabilité corporelle, pourraient désirer n'importe qui, s'ils étaient entièrement dans leur corps, comme c'est courant dans le monde non-occidental. Mais en Occident le plus souvent, le fait de n'avoir qu'un pouvoir corporel apporte une frustration. Alors les corps désirables rêvent d'un autre pouvoir que celui du corps et leur désir se tourne vers ceux qui ont le pouvoir de la parole. Cette relation est difficile, elle leur fait peur parfois et il leur arrive de se l'interdire de crainte de se faire marquer, mais c'est bien là leur cybernétique profonde.

De même, ceux qui ont le pouvoir par la parole, sans avoir perdu le pouvoir par le corps, pourraient désirer n'importe qui. Mais l'Occident a imprimé en nous une telle dichotomie entre le corps et la parole, que le fait d'avoir le pouvoir par la parole introduit tôt ou tard le soupçon d'avoir perdu la désirabilité du corps. Alors les corps de parole s'interdisent de faire l'amour avec leurs pareils, parole contre parole dans le corps-à-corps, car ils ont trop peur d'abdiquer dans la lutte leur pouvoir de parole. Et leur désir se retourne vers ceux qui n'ont que le pouvoir du corps et dont ils peuvent marquer le corps de leur parole, ou de leur parole mise en mutisme, ou encore par le phallus de qui ils peuvent se faire couper la parole. Ces corps de parole ne peuvent pas parler en faisant l'amour et même

ils ferment les yeux, pour jouir dans le noir, comme le font quatre Françaises sur cinq, si l'on en croit le Rapport Simon.

L'homosexualité crispée des contestataires consiste aujourd'hui à faire l'amour avec quelqu'un qui a le même sexe, bien sûr, mais surtout pas un langage ou un silence jumeau, c'est-à-dire la même origine ou la même histoire, et pour tout dire la même filiation. Elle fuit la ressemblance d'esprit et il lui devient nécessaire de se fabriquer des objets sexuels qui soient d'une autre race, d'une autre culture de classe, d'une autre intellectualité, ou plus simplement d'un autre âge, des objets sexuels qui ne doivent pas lui correspondre par la pensée et dont il sera à priori le plus difficile possible de partager la vie. C'est une forme de l'interdit de l'inceste fraternel.

Quand on dit que toute activité sociale correspond à la sublimation d'intérêts homosexuels dans un but d'utilité publique, il ne faut pas oublier d'ajouter que cela s'applique aussi aux pédés, aussi comiques qu'en soient les conséquences. On joue au rugby, à la guerre, à la libre concurrence capitaliste, au militantisme, mais ceux qui jouent ensemble à l'homosexualité révolutionnaire, surtout ne riez pas, ils se gardent aussi soigneusement que les hommes à femmes de baiser entre eux, entre camarades, entre amis : ce n'est pas comme il faut, il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes. L'interdit de l'inceste fraternel est latent dans l'homosexualité. Il y devient impérial dès qu'il y a militantisme ou contre militantisme. Cette homosexualité-là, notre normativité désirante-politique de caste a achevé d'en faire une exogamie entre frères.

3

*Avec l'eau du bain
Jetez-vous
Mais pas le bébé.*

Mao Tse Toung

Il y a cinq ans, on ne pouvait parler de l'homosexualité sans parler du reste. Aujourd'hui, on ne peut plus parler du reste sans parler de l'homosexualité. Aucun être humain ne peut plus en être innocent, aucun ne peut en discourir objectivement, hors de son désir ou de son contre-désir.

Notre homosexualité s'est structurée sur une menace et les psychiatres ont fait croire que cette menace prenait sa source dans une anxiété paranoïde de persécution. On n'a jamais aussi bien inversé

la cause et la conséquence. Au contraire, c'est l'écho social de ce que notre désir menaçait chez les homosexuels refoulés qui nous a faits ce que nous sommes. Et comme un seul homme, nous sommes tombés dans le piège de devenir des persécutés.

Le corps social ne m'accuse pas seulement d'un désir que lui-même se refuse par épouvante : il m'accuse aussi d'en devenir paranoïaque. Mais où le désir de persécution est-il le plus fort, du côté de l'accusateur ou du côté du persécuté ? La persécution de l'homosexualité prend sa source dans un désir homosexuel. Passionnelles ou scientifiques, toutes les attitudes vis-à-vis de l'homosexualité sont des attitudes homosexuelles. Quand la répression *poursuit* un désir, c'est dans tous les sens du verbe poursuivre : elle s'acharne contre lui, elle cherche à l'atteindre, elle court derrière, elle est à sa remorque, elle se le fixe pour but.

Tout de même, ce n'est pas nous que l'hétérosexualité met en état de panique ou de maladie, c'est la société hétérosexuelle qui est continuellement paniquée à l'idée de voir apparaître son homosexualité, contre laquelle elle s'est construite tout entière. On nous a ressassé que la civilisation était née de l'exogamie. Mais la civilisation exhibe tellement de sadisme et d'hétérosexualité affolée qu'on pourrait commencer à lui trouver d'autres composantes de base que l'interdit de l'inceste : et par exemple le masochisme et l'homosexualité. Toute notre organisation psychologique et économique n'est rien d'autre qu'une aventure masochiste et homosexuelle, vécue sans le sexe et contre le sexe.

Il est quand même bizarre que la seule présence dans un petit groupe d'un homosexuel avoué entraîne n'importe quel homme à cette conduite paradoxale d'avoir à se défendre de son homosexualité ou d'avoir à attaquer l'homosexualité et même à agresser l'homosexuel, tout en faisant de cette défense ou de cette attaque la plus dissimulée des conduites de séduction : cela s'appelle la peur-désir d'être violé par un homme, et quand la contradiction est trop forte, ce mouvement se rabat sur le désir de violer un homme.

On enfoncerait désormais une porte ouverte à dire que la psychanalyse nous crie l'existence de l'homosexualité partout. Malheureusement, elle n'en reste pas là : elle institue aussitôt que cette libido homosexuelle, à laquelle tout le monde participe, doit être sublimée dans les sentiments, les amitiés et les activités socio-économiques. L'interdit oedipien permet la famille. L'interdit anal permet le salaire, le profit, le travail. L'interdit homosexuel permet et organise tous les sentiments sociaux de cellule, de groupe, de tribu, d'entreprise, de syndicat, de patrie.

Risquons une hypothèse comique : si l'éducation des enfants était soudain confiée, par quelque aberration, à des homosexuels qui ne soient pas des missionnaires de l'homosexualité, comme l'étaient les précepteurs grecs de l'antiquité, cette paranoïa à l'égard de l'homosexualité disparaîtrait et la nature même du désir homosexuel se métamorphoserait en échappant à la culpabilité. (Mais nous n'en sommes pas là, d'autant plus que la majorité des homosexuels ne souhaite nullement en arriver là, car leur mauvaise conscience leur sert en quelque sorte d'équilibre, au point d'être devenue chez certains l'axe même de leur sécurité.)

En même temps que la famille et l'école rendaient notre homosexualité honteuse, elles nous

rendaient aussi flics et aussi malades qu'elles. La répression de l'homosexualité est rivée au désir qu'elle poursuit parce qu'il la hante, mais du coup, les homosexuels ne peuvent plus se construire qu'un univers morbide, c'est-à-dire bourgeois. La répression est un chat sans sourire dans la rue hétérosexuelle et un sourire sans chat dans les têtes homosexuelles.

Presque tous les comportements homosexuels sont bourgeois et ce n'est pas du tout dans le sens moral où les ouvriéristes y dénoncent un esprit de classe et des stigmates petits-bourgeois. C'est dans le sens où au lieu d'être inventé, le désir est mécaniquement récité par coeur. C'est parce que ce désir fonctionne exclusivement sur le sexe, et non sur la totalité du corps. C'est parce qu'il n'est pas si indiscutable que l'anus ignore la différence des sexes, pas si avéré que le réinvestissement de l'anus affaiblit le grand signifiant phallique, puisque l'usage désirant de l'anus appelle le phallus aussi fort que l'usage social orthodoxe du vagin, serait-ce en sautant par dessus la honte.

Le phénomène d'écartèlement entre le désir de prise du phallus des autres et la peur de perdre le sien ne caractérise pas seulement le jeu social de la bourgeoisie antihomosexuelle, mais subsiste, beaucoup plus délirant, dans la pratique homosexuelle qui reste concurrentielle, même et surtout quand l'anus y est à juste titre réinvesti. Être aussi un anus ne fait pas plus cesser la menace sur l'existence phallique du pédé, que l'évanouissement volontaire de l'anus ne justifie et n'explique cette menace chez les hommes à femmes.

En somme, la réintroduction de l'anus ne peut dégrader le signifiant phallique que s'il atteint tous les hommes et si de surcroît, dans le couple considéré comme cellule de départ de la recherche, la pénétration anale est jouée dans les deux sens. Or nous savons que le couple hétérosexuel ne pourra atteindre ce stade qu'en utilisant des accessoires et des fétiches.

Enfin, il faut oser reconnaître que le désir homosexuel n'est pas seulement récité par coeur, mais qu'il est récité par un refoulement du coeur, et qu'en fin de compte, l'appareil de possession y reste plaqué sur le molaire, quelle que soit l'apparence fétichiste d'attachement à des objets partiels dans lesquels le phallus n'arrête pas de ressusciter.

C'est vrai que l'anus homosexuel contribue à mettre en crise la civilisation oedipienne, mais c'est d'une façon si complexe et contradictoire, en réinjectant dans le circuit tellement de normalité, que nous ne pouvons nous permettre de proclamer comme un postulat l'essence radicalement révolutionnaire du désir homosexuel, ni sa trajectoire certaine vers l'indifférenciation du désir et le refus du sexe anthropomorphique.

Ah ! comme on voudrait en libérant l'homme, mettre en liberté le non-homme ! Comme on voudrait transformer non seulement la religion ou la politique de l'être humain, mais aussi et surtout son anatomie ! Nous savons bien qu'aucun être masculin en Occident ne peut vivre sa sexualité sans réclamer la pénétration, à moins d'être un moine, à moins de passer pour un collégien, à moins de se sentir terriblement déchu de sa virilité. C'est cela que le capitalisme a voulu ou accusé jusqu'à la caricature. C'est aussi par là qu'il nous tient. Et nous ne pouvons y répondre en mendiant le sexe des anges.

Le plus souvent, nous ne sommes pas des anormaux, nous autres homosexuels, mais des nor-

maux ratés, aussi codifiés par la bourgeoisie qu'elle a codifié sexuellement les ouvriers en en faisant des bourgeois ratés. Au lieu d'être amoureux pour respirer, nous sommes pédés pour échapper à l'asphyxie. Au lieu de faire semblant d'être vertueux, nous faisons semblant d'être vicieux. Et si l'auto-gestion du désir s'avérait vertu, nous la refuserions, nous y flairons déjà la discipline ou l'obligation. Du moment qu'on ne nous brûle plus sur les bûchers et qu'on ne nous enferme presque plus dans les asiles, nous continuons à patauger dans le ghetto des boîtes, des pissotières et des regards de biais, comme si cette misère-là était devenue l'habitude de notre bonheur. C'est ainsi, avec la collaboration de l'Etat, qu'on construit sa propre prison.

4

*Parle à mon cul. Ma tête est
malade.*

Diction méridional

De même que le mouvement de libération des femmes dont elle s'est inspirée, la revendication homosexuelle révolutionnaire a émergé dans la mouvance du gauchisme et on peut dire que pareillement elle l'a traumatisé au point de contribuer à sa débâcle. Mais en même temps qu'ils cassaient le gauchisme en révélant sa morphologie phallocentrique et sa censure à l'égard des sexualités marginales (et même de la sexualité tout court), ces mouvements autonomes, malgré leur refus de toute hiérarchisation, continuaient et continuent à charrier les reflexes conditionnés du secteur politique qui les a produits : la logomachie, le remplacement du désir par la mythologie de la lutte, l'exercice du charme dévié dans l'opération du discours public, considéré comme parade nuptiale et accession au pouvoir.

Ainsi, dans l'orbite du F.H.A.R., on a retrouvé, au début, les paranoïas, les manies et surtout les cruelles agressivités intestines qu'on était allé ramasser dans les poubelles du gauchisme. On aurait pu espérer que l'irruption de l'homosexualité allait arracher le militantisme classique au non-désir, lui faire une injection d'épicurisme et créer une véritable fête des complicités désirantes, mais c'eût été compter sans la mauvaise conscience des homosexuels : il faut bien avouer que le feu de paille a été très court.

Sette masculine que les lesbiennes ont déserté bien vite devant une telle surcharge de phallus, le F.H.A.R. n'a pu résoudre la contradiction d'avoir à lutter contre la virilité, avec pour seule arme

la virilité comme besoin interne ou comme état latent. Ici on reconstruisait le théâtre gauchiste. Là on reconstruisait le carnaval des stars pour faire les prochaines barricades en robe du soir. La théorie pour la théorie se heurtait au délire pour le délire et tous deux se réconciliaient tant bien que mal dans l'impérialisme de la jeunesse et de la beauté. Car de même que les objets de collection ne sont réputés beaux que lorsqu'ils font vieux, les corps désirés exclusivement comme objets ne sont réputés beaux que lorsqu'ils sont jeunes.

Aujourd'hui, après avoir été secoué par les exclusives, le jeu viril ou faussement féminin des rivalités de pouvoir, les comportements centrifuges ou suicidaires pour le mouvement, le F.H.A.R. se survit sous forme de protoplasme sécurisant ou de chambre utérine. On y drague ou on y copine, mais jamais les deux à la fois. On s'y montre du doigt les grands ancêtres. A moins d'être de ceux-là, on n'y a d'existence que si l'on est désirable. Désirant, on y est réduit à l'état d'ectoplasme, comme dans les boîtes à pédés. Ce n'est pas un endroit où l'on peut jouir devant tout le monde, comme on éternue. Le gauchisme est passé par là et le gauchisme dessèche tout ce qu'il touche.

Tout ce qui vient du gauchisme reste imprégné de terrorisme et de sectarité. Dans la hantise de manquer à l'évangile ou au contre-évangile tacite qui est censé réunir les individus en présence, on se sent toujours dans ce milieu, et malgré soi, l'élève ou le professeur du dernier qui vient de parler. A la limite, la volonté de déconstruction des rapports de forces, le guêt ininterrompu des rapports de forces aboutit à créer un rapport de forces supplémentaire et hallucinatoire.

Certes, il y a bien eu et il y a encore, au sein du F.H.A.R., des tentatives de rejet de tout cet appareillage de type persécuté-persécuteur, mais pas plus qu'ailleurs l'abcès n'a été vidé. C'est le corps collectif des pédés révolutionnaires qui est aujourd'hui vidé, exsangue, hors d'usage, et cela s'est passé encore plus vite qu'avec les autres groupes gauchistes.

Je n'appelle pas cela une catastrophe. Une bulle éclate. D'autres bulles montent à la surface. Il est bon qu'aucun assemblage ne devienne une institution. Il vaut mieux commencer par pousser la division réelle des individus à l'infini, plutôt que de les rassembler dans des syndicats ou des corporations qui ne transportent qu'une partie minime de communauté véritable. Mais je me demande tout de même quand nous allons sortir de la sauvagerie. Et je n'entends par sauvagerie, ni la nudité, ni la primitivité, ni la spontanéité (dont les gauchistes ont fait du nudisme, du primitivisme et du spontanéisme totalement artificiels), mais la *malveillance* puisqu'il faut l'appeler par son nom.

La bonté comique des bourgeois nous a faits dramatiquement méchants. L'analyse politique nous a appris que la non violence est une diablerie humaniste, que la courtoisie est un héritage de classe et une affectation trompeuse, que la parole non-conflictuelle est une mascarade de salon. Nous en avons tiré les conséquences un peu trop vite. Pour surveiller sans faille les contradictions et les hypocrisies chez l'autre (qui nous le rend bien), nous avons ensemble mis au point tout un dispositif réciproque de curetage, tout un travail de procureurs, dans lequel la révolution est censée nous donner procuration et parler à la place de chacun de nous. La révolution est là, mais nous n'y sommes plus, si bien que lorsque notre agressivité nécessaire jaillit dans cet entredéchirement, c'est malheureuse-

ment en état de décalage par rapport à ses sources flottantes.

Au Club de la Révolution, il n'y a pas de *gentils membres*. Chez la plupart de ceux que j'ose encore à peine appeler mes camarades, le sadisme et le masochisme sont vécus par devant une axiomatique politique surannée et non par devant la peau. Les coups de fouet cinglent sans interruption, mais ce n'est jamais le corps qui les reçoit ou qui les donne. La presque totalité du corps est frappée d'interdit chez ceux qui parlent de libre disposition du corps, à commencer par leurs yeux, leurs oreilles, leur bouche et leurs mains, car ils ne savent plus ni regarder, ni écouter, ni goûter et ils n'osent plus toucher.

C'est au point que chez eux, l'étrangeté, l'anormalité fantasmagorique de la vie quotidienne que le capitalisme nous a faite, est combattue avant même d'être perçue. De savoir que tout est misère, exploitation et duperie politique, d'instaurer que tout doit être critiqué systématiquement, on a totalement oublié de se laisser aller à la jouissance de l'observation de ce qui nous entoure. C'est à croire que la simple faculté de percevoir, c'est-à-dire ce que les bourgeois ont perdu, est devenue un signe déshonorant de privilège bourgeois. C'est à croire que l'usage extensif de tous les sens est une insulte aux prolétaires à qui le capitalisme a volé leur corps en même temps qu'il dissolvait le corps des bourgeois. C'est à croire qu'il y a un ennemi de la révolution ou un pouvoir diabolique niché dans la sensibilité physique à la planète et dans le jeu des organes récepteurs.

Evidemment le prolétariat est empêché de jouer et de jouir. Mais serait-ce uniquement par solidarité avec lui que les étudiants placés au coeur du gauchisme s'empêchent de jouer et de jouir ou ne jouent plus qu'à voleurs-gendarmes ? Quelle angoisse les sépare de leur corps, eux qui hurlent au sexe toute la journée ? Est-ce parce que leurs pères n'ont jamais trouvé à jouer à autre chose qu'à la bourse, au tiercé et à papa-maman, que toute espèce de jeu s'en trouverait nécessairement contaminée ? Est-ce parce que les jeux de notre société sont tous compétitifs que nous ne pouvons en imaginer qui ne le soient pas ?

Nous avons la plus grande répugnance à jouer, serait-ce à des jeux où il n'y a ni perdant ni gagnant. Beaucoup regardent la révolution comme une série de luttes, de défaites, de victoires. Je la vois plutôt comme une nappe qui s'étend et qui joue. Serait-elle une affaire trop sérieuse pour qu'on la confie à des joueurs ? Le jeu lamentable du capitalisme est aussi de s'arranger pour que la révolution ne soit pas un jeu, pour qu'elle ne soit jamais le contraire d'une réalité obéissante, pour qu'elle ne soit jamais le contraire de l'obéissance à une soi-disant réalité.

Les gauchistes n'ont pas seulement obturé leurs sens, ils se sont aussi construit un langage dans lequel la moitié des mots sont suspects ou grillés, sous prétexte qu'ils ont été colonisés et détroussés de leur sens, tantôt par la religion, tantôt par la bourgeoisie, tantôt même par les idéologies marxistes ou freudiennes. La preuve par l'étymologie est démodée. Un mot sort et voilà qu'on se met honteusement la main sur la bouche en entendant les autres hurler au ridicule.

Si vous êtes gonflé, essayez donc de prononcer devant une assemblée gauchiste le mot de fraternité ou le mot de bienveillance. Faut-il en déduire qu'être bienveillant ou fraternel, cela est impos-

sible dans le moindre recoin ? Eh bien, c'est ce que les gauchistes ont décidé. Ils s'adonnent pour leur part à l'exercice, nullement dégingandé mais extrêmement studieux, de l'animosité sous ses travestis, de l'agressivité et de la dérision appliquées à tout propos et à toute personne présente ou absente, amie ou ennemie. Il ne s'agit pas là d'un système pour progresser dans la contradiction ou pour passer d'une contradiction à une autre, mais pour s'enfermer dans la contradiction. Il n'est pas question de comprendre l'autre, mais de le surveiller, dans l'attente de lui flanquer une claque sur les doigts dès qu'il avancera la main.

Parler, dans ces conditions, c'est s'aventurer sur un fil de rasoir, en équilibre entre l'autocensure et la culpabilité, dans l'anxiété permanente d'être interrompu et agressé. Le plus étonnant est que cette éternisation du grief et de la remontrance fonctionne aussi bien à l'envers qu'à l'endroit, tantôt pour couper la parole, tantôt pour contraindre à la parole, si bien que le silence est tabou, si bien qu'aucun silence n'est jamais vécu gaiement, à croire que chacun s'affolle d'y perdre son bouclier.

Dès lors, toute irruption du déplaisir est perçue comme venant de l'autre et voulue par l'autre. Dès lors, ce qu'on appelle l'attention, ce n'est plus d'être attentif et ouvert à l'autre, mais de faire attention à l'autre comme à un danger, comme une baignole à une autre baignole. Si bien que le champ couvert par les interdits est bien plus grand que dans l'univers bourgeois et le champ couvert par la disponibilité à peu près aussi étriqué.

Tout effort pour s'en expliquer provoque le reflux d'un délire de critiques et de projections. Il se lève alors un sirocco aride d'interprétations qui portent seulement sur les mots prononcés comme si n'existait pas la personne qui les a dits. De cette façon, les tabous de chacun sont protégés par un réseau plus ou moins habile de justifications, comme si toutes les situations possibles étaient bâties sur des stratagèmes.

Cependant il reste convenu tacitement, malgré le dégoût de l'humanisme de papa et comme par un vieux relent de gaillon démocratique, que nul n'est proscrit, que tout le monde peut parler à tout le monde, mais à l'intérieur d'un langage dictatorial, c'est-à-dire pour finir que personne ne parle à personne, ou plus exactement que seuls des codes se répondent.

Dans ce tricot de discours, on ne se laissera surtout pas aller ni aux larmes ni à rire aux larmes jusqu'à oublier pourquoi on pleure ou pourquoi on rit. Les épanchements, cela n'est pas sérieux, cela déconsidère. Ah non ! ce n'est ni joueur ni jouisseur un gauchiste, c'est tараudeur, et autant ceux qui prétendent libérer l'homosexualité que ceux qui prétendent libérer le prolétariat. Ça n'est jamais bouleversé, un gauchiste, ça se garde toujours pour une autre fois.

Ça ne met pas le temps avec soi, un gauchiste. C'est pressé. Ça produit de la vitesse partout afin de vous rendre hystérique ou pétrifié. Et ce n'est même pas la vitesse qui vous propulse ailleurs, loin, tout étonné d'avoir fait tant de chemin, d'avoir changé de regard ou de pensée. Non, c'est plutôt la précipitation du singe qui gratte toujours au même endroit jusqu'à s'ouvrir une plaie. Cet animal-là va continuer longtemps à monologuer publiquement en s'étonnant de la difficulté à être ensemble, il va continuer à refaire le monde sans toucher à soi et en courant après un certain mois de

mai, il va continuer à vivre son sexe à part de sa pensée et si possible sans penser, dans des situations obscures où l'identité et les fondements ne sont pas engagés et où le désir n'est pas à découvert.

Tous terroristes ! Terroristes du discours théorique, terroristes d'un délire parfaitement canalisé, terroristes de la dérision nihiliste, tout ça revient au même : il est répondu à l'oppression dans les termes mêmes de l'oppression. Ce que j'écris ici n'échappe pas à cette contagion et suit inévitablement la même pente. Ou bien mes réflexions exerceront à leur tour un terrorisme et provoqueront des inhibitions. Ou bien elles seront déniées très vite et soigneusement recouvertes par une interprétation destinée à les ramener dans le champ du supportable et du contestable. Ou encore elles ne seront même pas l'objet d'une écoute.

C'est que tous les engrenages du gauchisme sont désormais en capilotade. Mais la machine marche encore, comme un disque qui continue à tourner sur le même sillon. Comme un fantôme. Comme un chien aveugle qui se prend pour un chien d'aveugle.

5

Ce qui est fait par amour n'est pas moral mais religieux.

Nietzsche

Le psychiatre André Morali-Daninos a écrit : « Si l'homosexualité recevait même en théorie un semblant d'approbation, si on lui permettait de sortir, ne fut-ce que partiellement, du cadre de la pathologie, on arriverait vite à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille qui sont les bases de la civilisation occidentale dans laquelle nous vivons. » Oh ! le cher homme, le brave homme, le cher et précieux brave homme ! Aucun autre fragment du discours typique de la bourgeoisie sur l'homosexualité n'a eu autant de prix pour les pédés quand ils ont commencé leur lutte. Aucune phrase ne pouvait autant les justifier.

Mais il ne s'agit plus à présent pour les homosexuels révolutionnaires, comme cela était indispensable au début, de se déclarer ou de se définir en face des bourgeois libéraux ou en face des frères gauchistes, voire même en empruntant leur langage et en allant à la rencontre de la soi-disant objectivité scientifique des uns et des autres.

On s'aperçoit maintenant qu'il y aurait péril à retourner la phrase du psychiatre. Voilà le pos-

tulat inversé que cela donne : « Si l'hétérosexualité recevait même en théorie un semblant d'approbation de la part des homosexuels, si on lui permettait de sortir, ne fut-ce que partiellement, du cadre de la pballocratie et de la reproduction de l'espèce, on arriverait vite à l'abolition du couple homosexuel comme révolte et comme refus de la normalité, ce qui est tout de même le fondement de notre condition et de notre combat. »

Il faut se méfier des raisonnements stalinien : ce n'est pas en les mettant sens dessus-dessous qu'on y change quelque chose. Beaucoup de pédés parmi nous n'ont pourtant pas hésité à le faire. Pour eux, sans doute, la révolution serait de libéraliser et d'officialiser les lieux réservés au désir homosexuel, de fabriquer des milliers de pissotières et des milliards de gigolos remboursés par la sécurité sociale, et non de commencer par montrer en public qui on désire et par demander en public qui vous désire.

La pratique de la clandestinité crée des accoutumances, et c'est à partir de ces accoutumances que la réclamation émerge, créant une sorte de normativité. On commence seulement à voir où et comment ces énergumènes d'homosexuels ont escamoté dans leur discours la perception de leur aliénation propre et à quel endroit se trouve chez eux le blindage réactionnaire.

Le désir persécuté se met à fonctionner à partir d'un chiffre, comme dans le contre-espionnage. Chez les pédés, ce chiffre est complexe. Leur désir est abominablement hétéroclite : il n'y a pas forcément homogénéité chez un homme entre le désir qu'il peut avoir d'un autre homme et le rêve que cet objet masculin soit une femme, ou le même rêve appliqué au sujet de lui-même. Car toujours l'image de la femme se réintroduit dans l'homosexualité masculine. Mais tel que nous le vivons, le désir homosexuel se perd de contradictions en surajoutant à son caractère hétérodoxe et hétéroclite une pratique monomaniaque.

Or certains théoriciens de l'homosexualité révolutionnaire sont en train de nous donner à croire, à nous autres homosexuels, et comme pour nous déculpabiliser pédagogiquement, que nous poussons à bout le décodage des flux de désir. C'est très exactement prendre notre désir de révolution pour la réalité pratique de notre désir libidinal. C'est surtout passer sous silence le fait que, même s'il est vrai que nous décodons ces flux, c'est pour mieux les surcoder aussitôt, car dans notre géométrie sociale, nous sommes aussi axiomatisés que les normaux, sinon plus, puisque nous nous définissons dans la résistance que nous leur opposons.

On prétend aussi que notre émergence révolutionnaire nous place sur la pente de la disparition des objets et des sujets. Mais nous sommes aussi ligaturés que les hétérosexuels dans la canaillerie des rapports de force. On nous dit également, et c'est vrai, que la bisexualité peut prendre sa source seulement dans la reconnaissance universelle par chacun de son homosexualité, mais on oublie complètement d'ajouter que notre homosexualité, elle, prend sa source imaginaire et sociale dans le régime de l'hétérosexualité.

Enfin, la dernière trouvaille des néo-structuralistes de l'homosexualité est de stigmatiser l'affectivité engluante et l'abject désir d'être aimé, tous deux dérivés des valeurs humanistes. Ce n'est plus de

la magie, c'est de la prestidigitation, puisqu'on fait ainsi disparaître le corps du délit : nous n'avons plus qu'à oublier que notre défense obsessionnelle contre les sentiments et le couple refoule la plus effrayante et la plus obstinée des sentimentalités. Car il suffit de regarder notre désir pratiquer ses conquêtes sans jamais vouloir occuper le terrain sous prétexte qu'il est piégé, pour s'apercevoir que nous sommes encore de faux nomades, des suppôts hypocrites de la sédentarité sexuelle et des amoureux pires que des midinettes.

Si le désir d'être aimé est abject, nul plus que nous n'en est le dépositaire. Je voudrais être un gigolo offert à tous. Mais quand j'en rencontre un qui m'éblouit, qui séduit à tort et à travers avec encore plus d'insolence que moi, avec encore plus de désir d'être désiré, n'ai-je pas autant que les autres, autant que lui, peur d'un piège où je serais pris, le piège d'être moins désiré que ce que je désire, le piège de ce qu'on appelle l'état amoureux ?

C'est là qu'on devrait brouiller les flux, dédésirer, endésirer, intervertir le courant, affoler la machine. Au lieu de quoi on coupe le contact, de peur de souffrir ou d'être floué : il n'y a pas de discipline plus sentimentale que celle qui refoule les sentiments. Et qui sait si ce qu'il y a de plus abject en nous n'est pas ce qui découle du plaisir d'être aimé, c'est-à-dire le refus du désir d'aimer ?

Nous n'avons pas d'enfants. Nous ne secrétons pas ce genre de plus-value. (Ce n'est pas seulement notre refus des femmes qui nous empêche d'avoir des enfants, c'est aussi la loi bourgeoise sur l'adoption, qui ne confie les enfants sans parents qu'à des couples bourgeois et hétérosexuels, dûment reconnus après enquête de police. Non seulement nous ne fécondons pas les femmes, mais notre situation nous interdit de nous laisser transformer par les petits barbares qui courent entre les jambes). Nous sommes donc le plus fort remède à la pollution nataliste de la planète. Mais s'il n'y avait que nous, l'humanité s'arrêterait tout net : personne ne naîtrait plus, aucun enfant, aucun adolescent, et nous deviendrions de paisibles vieillards nihilistes qui s'entr'enculeraient.

Et qui, davantage que les pédés, aime tenir dans ses bras un corps plus jeune ? Ah ! comme ils nous sont précieux les couples bourgeois si mythiquement adossés à la succession des générations, à la transmission du capital, au sacrifice pour la descendance, mais qui nous fabriquent des garçons beaux comme des dieux et dont nous savons qu'ils deviendront de plus en plus homosexuels, dans la débâcle des valeurs morales à laquelle nous travaillons si assidument !

Evidemment, certains d'entre nous, et moi-même le premier, voudraient bien que les mouvements homosexuels et la recherche de chaque homosexuel finisse par abattre la frontière entre la biologie et la psychologie. On aimerait bien n'avoir plus à reconnaître ni la paternité, ni l'angoisse de la disparition du moi. Mais croire qu'il suffit de le proclamer pour que cela soit, relève de ces acrobaties de magnétiseur dont le gauchisme agonisant nous a laissés l'héritage, en les camouflant sous des théorèmes politiques.

Le plus aberrant de ces théorèmes est de proclamer que l'amour est mort, alors qu'il n'est mort que dans certaines cervelles, non pas comme on le prétend parce qu'il est bourgeois, mais parce que sa contamination par la bourgeoisie, par la propriété, par la sécurité en a fait la plus débile des forces.

On sait ce qu'amour signifie pour ceux qui se protègent de la folie de faire l'amour par la sagesse poétique et réactionnaire qu'ils ont mise dans ce mot. Nous autres, nous devons le décaper de toute cette glu de *sentiments* qui, sur l'injonction de la culture aussi bien socialiste que capitaliste, étouffe l'émotion brute, anesthésie la sensorialité, banalise l'imaginaire et finit par usurper leur place. Car toujours l'Ordre se fait défendre et justifier par des sentiments qu'il a d'abord injectés au peuple. Pour nous arracher à une aussi archaïque viscosité, qu'on nous fait prendre depuis le moyen-âge pour la condition humaine, il faudrait qu'amour ne veuille plus dire qu'un effervescent *désir de désirer*, c'est-à-dire *le contraire de tomber amoureux*.

Mais l'armée crispée et désunie de la libération sexuelle combat l'amour et la mort avec le même acharnement, car tous les deux désignent le même désir de se perdre. L'amour et la mort détestent le moi. Quand le moi le leur rend bien, l'orgasme devient fantomatique, il ne hurle plus comme un chien hurle à la mort, il cesse d'être religieux, il cesse d'être politique, il n'est plus qu'une affaire de précautions, de retenue, une affaire morale. Et cet isolement à deux, on l'a déjà dit, ne résiste pas à l'isolement de tous.

Voilà que je parle de la mort et pourtant je n'ignore pas que la relation essentielle entre la parole et la mort fascine la pensée, sans que nous puissions encore la penser vraiment. L'aristocratie, la bourgeoisie et le prolétariat de l'Occident, pour une fois alliés ensemble, n'ont cessé d'occulter la mort. Qu'il s'agisse d'un cadavre, qu'il s'agisse de son propre cadavre, qu'il s'agisse de la seule idée de mourir, c'est d'abord contre la mort qu'on dresse des barricades, comme si nous devions vivre plus longtemps que la révolution.

Dans tout ce que j'ai pu observer au travers des luttes collectives auxquelles j'ai participé, je n'ai jamais vu la mort être considérée comme un événement et une donnée politique. Sur ce point là, ce n'est plus la philosophie ou la politique qui parlent, mais le destin, cette vieille ganache aveugle. Je pense naïvement, pour reprendre une phrase célèbre, que si la révolution doit s'arrêter à la perfection du bonheur, mourir doit aussi devenir quelque chose d'heureux.

C'est curieux comme lorsqu'on avance une idée de ce genre, elle passe aussitôt pour chrétienne ou mystique. C'est curieux comme lorsqu'on parle de joie, les révolutionnaires de profession n'entendent que ce que les églises ou les idéologies ont mis dessous. Le concept de jouissance est entré récemment dans le vocabulaire de la contestation, mais pas celui de joie, à croire qu'on voit tout de suite Saint-François d'Assise ou Ramakrishna derrière. Marx ne parle pas du sexe et Freud ne parle jamais de l'amour, sauf pour décrire un appareillage bourgeois et oedipien. Mais quand on se sera débarassé du Christ, de Marx, de Freud, de France-Dimanche, de Tristan et Yseult et de tout le langage qu'ils ont imprimé au fer rouge, l'amour, la joie et la mort, ça existera encore, non ?

Parfois il me semble que ce qui me met à part de beaucoup de mes compagnons sur la route que nous suivons en commun, ce n'est pas la banale raison de l'âge qui m'aurait apporté davantage de cicatrices. Les bourgeois se réfèrent continuellement à cette différence qu'ils couvrent du nom d'expérience. Ils s'en servent pour justifier leurs préceptes et pour contraindre leurs enfants à suivre le

même sillon qu'eux. Je n'ai rien à faire avec cette notion d'expérience à transmettre. Mes cicatrices sont les miennes et ce qu'elles enseignent, elles ne l'enseignent qu'à moi. Je ne crois pas non plus que ce soit la vie de couple ou la déformation de l'écriture qui m'ait rendu en quelque sorte un anormal de l'homosexualité.

Au fond des choses, ce qui peut-être me fait différent, c'est une certaine idée politique de la mort, une idée qu'on aurait enfin arrachée à la métaphysique. Cette idée évidemment a peu de chances d'apparaître chez les lycéens et chez les jeunes militants, sinon sous forme de romantisme suicidaire, mais je ne la trouve pas davantage dans les allocutions du président Nixon que dans les écrits du président Mao et elle me semble beaucoup trop ésotérique chez le docteur Freud.

C'est évident, l'amour et la mort sont interdits de séjour aussi bien dans le discours politique de la bourgeoisie que dans le discours des précepteurs de la révolution sexuelle. Pour la bourgeoisie et pour le Parti Communiste, le sexe c'est la famille, et la famille ce doit être l'amour, je ne ferai pas de dessin. Pour les mouvements sexuels autonomes qui se disent révolutionnaires, et en particulier pour les homosexuels, le sexe c'est le désir, et le désir c'est politique, mais l'amour c'est-à-dire le désir de désirer, a été balancé par dessus bord, comme s'il n'était qu'une superstructure construite en trompe l'oeil dans l'échafaudage du désir. Quant à la mort, ni les bourgeois ni les révolutionnaires n'en parlent jamais.

Je me demande où je suis allé pêcher l'intérêt que je porte à l'amour et à la mort. Probablement, je dois me référer à un vieux savoir antérieur à la bourgeoisie et dont elle s'est fait un instrument utile pour canaliser vers la production de plus-value strictement économique toute production désirable. Disons qu'on touche là à un territoire où l'irrigation magique est si forte que l'appareil à penser de n'importe quelle classe sociale au pouvoir n'a jamais pu le ramener à son propre domaine logique, sans avoir recours justement à un tour de passe-passe magique.

Or jusqu'à présent, le projet révolutionnaire traite de l'amour et de la mort à peu près de la même façon, soit en les censurant purement et simplement comme le font les frères ennemis qui portent l'héritage de Marx, soit en les abordant avec l'intention de les satelliser, de les subordonner à un discours phallique et oedipien, comme le font les frères ennemis qui portent l'héritage de Freud. Et dans la large brèche ouverte entre les premiers et les seconds par *L'Anti-Oedipe*, s'engouffrent déjà, la sempiternelle truëlle dialectique à la main, des ouvriers consciencieux du freudo-marxisme qui bétonnent à tour de bras.

Pendant ce temps, un peu partout autour de nous, bêtement, on continue à mourir d'amour, on continue à se suicider faute de pouvoir résister à tout ce qui refuse l'amour, on continue à crever (ou parfois à survivre, mais comme un mort), parce que l'abject désir d'être aimé tourne à vide.

6

*Pour faire du gruyère, vous prenez
un trou et vous mettez de la pâte
autour.*

Almanach Vermot

Si je dis que le fantasmatique produit une grande part de notre réalité, je ne puis croire qu'il l'occupe tout entière et escamoter par là-même sa coexistence et ses interférences mal connues avec le biologique. Mais toutes nos recherches sont encore dramatiquement parcellaires. Et je prendrai dans ce qui va suivre la responsabilité de mettre entre parenthèses la biophysique et la biochimie. Le social, en tout cas, n'est qu'un chaos de fantasmes, et socialement tous partent de l'hétérosexualité qui est le seul modèle, un modèle grâce auquel circulent un nombre invraisemblable de clichés issus de la psychanalyse classique.

Par exemple, on tient pour acquis que l'homosexualité est narcissique. Mais l'hétérosexuel, qui cherche en vain et naïvement son homologue dans l'autre sexe, est aussi marqué par le narcissisme que l'homosexuel, qui dans le même sexe cherche le contraire de lui-même, imprimé qu'il est par le modèle hétérosexuel qu'il refuse de vivre tout en le copiant.

Si l'on examine le cas limite du travesti, on s'aperçoit qu'il est plus femme qu'une femme, puisqu'il désire être femme à n'importe quel prix alors qu'une femme subit son sexe. Et comme il n'existe de la femme qu'une image masculine, cet homme-là saura la réciter mille fois mieux, sans aucun intermédiaire, sans aucun ordre transmis à l'autre, à partir du moment où c'est à son propre corps qu'il aura décidé de l'appliquer, plutôt qu'à sa mère, à sa sœur ou à sa femme. Le travesti est l'image la plus parfaite de la femme voulue par l'homme et l'image la plus éloignée de la femme que l'homme empêche d'exister.

De même, l'homosexuel qui se rêve enclulé cherche de toute évidence un homme en face de lui, il s'assimile à une femme qui cherche un homme et fantasmatiquement il répond beaucoup plus à la notion d'hétérosexualité qu'à celle d'homosexualité. Pour que celui-là soit vraiment homosexuel, il faudrait qu'il devienne lesbienne, à condition toutefois de se retrouver en face d'une femme qui ne se rêve pas homme, ou sinon le schéma redeviendrait hétérosexuel. Pareillement, la femme qui se rêve pénétrante, avec son imaginaire d'homme châtré, il faudrait pour qu'elle soit homosexuelle, qu'elle devienne pédé, à condition toutefois de se retrouver devant un homme qui ne se rêve pas femme, ou sinon le schéma redeviendrait hétérosexuel.

En somme, il n'y aurait de véritable homosexualité que celle d'une femme qui désire une femme et celle d'un homme qui désire un homme, sans qu'à aucun moment l'imaginaire n'introduise chez aucun d'eux l'image de l'autre sexe. Ou encore dans le cas d'un homme et d'une femme qui seraient tous les deux pédés, d'un homme et d'une femme qui seraient tous les deux lesbiennes. On voit très vite que ces situations paraissent tout à fait impossibles, car au moins autant que son sexe, l'hom-

sexuel est, malgré lui, l'autre sexe qu'il se rêve et qui se cherche toujours son contraire. Si bien que même l'homosexualité est de l'homosexualité refoulée puisque son imaginaire est hétérosexuel.

Le même raisonnement nous amènerait à dire qu'il n'y aurait de véritable hétérosexualité que chez un homme qui désire une femme ou chez une femme qui désire un homme sans qu'à aucun moment l'imaginaire n'introduise chez aucun d'eux l'image du même sexe. Mais cela en revanche est parfaitement possible et même réalisé par l'imaginaire de la société hétérosexuelle, puisqu'elle a anathématisé en elle tout imaginaire homosexuel.

Il se trouve donc qu'au lieu d'être première, primaire, animale, somatique, notre homosexualité n'est qu'une réponse aux discours, aux pratiques et aux diktats hétérosexuels, ce qui fait qu'elle souffre d'une indigestion d'hétérosexualité. D'autre part, étant donné que les chers normaux qui nous ont mis au monde ont occulté leur libido homosexuelle, neuf homosexuels sur dix personnes prises au hasard n'ont même pas d'existence consciente. (Car nous le savons bien : non seulement dans l'espèce humaine, un homme sur deux est une femme, mais la moitié de l'autre homme aussi. Un homme sur deux est une femme et l'autre ne sait pas qu'il est également pédé). Nous campons ainsi dans une situation délirante où l'homosexualité ne peut qu'être hétérosexuelle ou ne pas voir le jour.

Puisqu'homosexuels, nous ne le sommes pas élémentairement, il serait temps d'arrêter de crier fièrement notre honte de l'être. C'est « *vous êtes homosexuels* » qu'il faut hurler à tout le monde, quitte à en passer par l'hystérie. Et puisqu'il est entendu qu'il ne peut y avoir de bisexualité sans tricherie si l'homosexualité n'est pas d'abord vécue en tant que telle, notre activité révolutionnaire pourrait être de faire germer par n'importe quel moyen l'homosexualité de la majorité silencieuse sous sa paranoïa antihomosexuelle. Si des hommes habitués à se brancher sur des femmes se mettent à se désirer entre eux, ils seront plus homosexuels que nous à un moment ou à un autre, car la femme ne sera plus entre deux hommes un corps inconnu et fantomatique.

Et parallèlement, il faudra bien en finir, nous autres pédés, par vivre une homosexualité homosexuelle, une homosexualité où l'autre sexe, après avoir été mis en exil, ne réapparaît pas sans cesse sur la scène de théâtre de l'enculage, ou alors c'est que nous sommes encore, ou que nous sommes déjà, fantasmatiquement, les hétérosexuels que nous refusons d'être.

C'est au moment où je suis masculin que j'ai envie de faire l'amour avec un homme. C'est au moment où je suis féminin que j'ai envie de faire l'amour avec une femme. Voilà le secret de toutes mes masturbations (car je persisterai, même si l'humanité entière me désire, à la tromper avec moi).

Quand une femme, qui ne soit pas une lesbienne, fera l'amour à une femme, sans rêver du phallus ou de le remplacer, quand un homme, qui ne soit pas un pédé, fera l'amour à un homme sans rêver en tremblant du trou vaginal pour lui substituer un cul, à cette minute-là, l'homosexualité aura commencé vraiment, et c'est de cette minute-là qu'elle pourra se fonder dans la bisexualité, sans tromperie, sans mal donne, sans qu'on prenne les vessies pour des lanternes. Une fois qu'on s'est purgé du sexe qu'on n'a pas et qu'on copie, une fois qu'on s'en est purgé par un seul instant d'authentique homosexualité (dont le corps jure qu'il n'est pas un simple concept opératoire), alors l'ambivalence n'est plus jamais ambiguë.

Alors on peut être un sexe et se rêver l'autre avec la même conscience, la même intensité et à la limite dans une simultanéité qui permet à n'importe quel moment tous les branchements possibles : l'hétérosexualité et l'homosexualité ne sont plus la police l'une de l'autre. L'orgasme et la montée vers l'orgasme sont enfin un risque joyeux de mourir, ce qu'ils n'ont été qu'en des temps où la menace de mort était perpétuelle. Et d'épouvantail, la sexualité devient l'*émouvantail* du monde.



*... maintenir le perpétuel ébran-
lement immoral de la machine . .*

Sade

Actif, passif, vieilles conneries. Pour que l'homme soit viril, il faut et il suffit que toutes les femmes et tous les pédés soient passifs, c'est bien ce que dit la rumeur publique. Mais être enculé n'est passif que pour celui qui n'ayant jamais été enculé, n'en a jamais éprouvé l'effervescente *activité* anale. La preuve en est que l'enculeur enculé, celui qui s'est coincé entre deux hommes, ne peut pas jouir également, sans éclater, de deux fantasmes aussi opposés. Sa jouissance doit choisir, et le plus souvent, elle donne une place et une force plus grande au plus interdit, au plus transgressif : à la queue qui est dans son cul plutôt qu'au cul qui est autour de sa queue.

Clef et serrure à la fois, cet enculeur enculé est au meilleur carrefour possible pour écarteler les rôles, car l'enculage n'est subversif que réversible. Si son corps, doué ainsi de deux pénis, parvenait à ne plus savoir à qui sont ces pénis, s'il parvenait à les annuler l'un l'autre, cette figure extrême rejoindrait contradictoirement celle des deux lesbiennes qui parviennent à se brancher sans prise mâle.

Qu'on me passe ces fantasmes et l'utopie avec. Il reste que l'homosexualité ne peut échapper à l'hétérosexualité qu'en devenant un rapport de faiblesses, de non-rivalité, de non propriété, c'est-à-dire en inversant la paranoïa mâle en schizophrénie. Si le quant-à-soi et le respect humain restent entiers, comme chez les amoureux transis, souffreteux et dignes, si la pureté des sentiments absorbe les zones d'ombre, l'homosexuel n'est qu'une moitié de révolté. Affublé d'un mytique troisième sexe, il continue à psalmodier la virilité, les épreuves de la conquête et le mal de cœur.

Il faudrait savoir quels obstacles empêchent qu'apparaisse chez les pédés ce mouvement de

pasionaria qui leur ferait dire de tout leur corps plutôt qu'avec des mots : « *Il suffit que tu me désires pour que je te désire.* » Oui, je fais du rêve éveillé. Je rêve les pédés capables d'être folles sans que cela se réduise à courir à reculons après de grosses bites, je les rêve capables de serrer contre eux un épèhe sans que ce soit nécessairement lui qui ait à écarter les fesses, je les rêve rattrapant le désir à la course sans craindre que le désir s'arrête à un corps pour s'y reposer, je les rêve posés sur un corps sans brider leur désir échevelé d'un autre corps.

Qu'ils ne puissent plus distinguer ce qu'on appelle le désir de ce qu'on appelle l'amour, voilà comment je rêve les pédés, mes amants, mes frères, mes amis, mes ennemis et moi-même. Et je les rêve capables de la même joie avec les femmes. Car je ne puis imaginer la dissolution de la normalité sans l'universalisation des états qu'on nomme intersexuels. Je n'arrive pas à voir d'autre moyen d'en finir avec la tyrannie de la virilité dont on ne dit pas assez qu'elle opprime autant les hommes que les femmes. Se borner à demander la reconnaissance d'une homosexualité déjà colonisée dans ses moeurs par l'impérialisme hétérosexuel, c'est du réformisme, c'est l'affaire des bonnes gens d'*Arcadie* qui viennent d'organiser un banquet d'anniversaire et qui ont invité à la table d'honneur un représentant de la Préfecture de Police.

Le pédé est un traitre qui a d'abord honte de trahir la normalité. Et quand il a dépassé cette honte, il s'aperçoit qu'en trahissant la normalité, il n'a pas fait autre chose que s'incliner devant elle. Notre jeu, bien plus machiavélique, pourrait être au contraire d'amener à jaillir chez tous la moitié refoulée du désir, qu'elle soit homosexuelle ou hétérosexuelle. Non seulement qu'un homme se laisse désirer un homme autant qu'il désire une femme, mais qu'un homme se laisse désirer une femme autant qu'il désire un homme.

Affoler les flux afin qu'un homme puisse désirer dans son corps, à commencer par le sien, autant l'homme que la femme, jusqu'au point où il ne saura plus faire la différence entre l'un et l'autre. Cela ne revient pas à réconcilier les formes arbitrairement découpées dans la sexualité par le socius oedipien, mais au contraire à refuser cette disjonction exclusive qui, en différenciant les sexes, épuse le corps sous le poids du sexe et distribue partout du sexe supplémentaire, comme si la génétique n'en avait pas assez produit.

Le génotype et le phénotype ont déjà bien assez de poids. A quoi bon leur ajouter un sexe historique, un sexe psychologique et un sexe légal ? En même temps qu'il refoulait la polyvocité du désir, le socius a sursexualisé les corps qui ne sont plus que des sexes. Peut-être serait-il temps de commencer à vivre la corporalité au lieu de parler la sexualité.

Bien sûr, nous ne sommes pas assez fous pour balancer des giclées d'hormones femelles aux phalocrates. Mais il n'est pas exclu que la disparition progressive de la phalocratie, poursuivie par un désir profond de l'intersexualité qui amènerait un changement des moeurs, finisse à force de casser les rôles sexuels, par favoriser à très longue échéance des mutations biogénétiques. Une telle hypothèse relève de la science-fiction, mais elle fascine : utopie dans laquelle notre hétérosexualité ne serait plus molaire et sociale, notre homosexualité ne serait plus personnelle et marginale, notre

transsexualité ne serait plus élémentaire et secrète, puisque toutes trois s'accrocheraient dans le même lieu corporel, si fondues ensemble qu'il n'y aurait plus besoin de plusieurs mots pour les distinguer.

Il va de soi que cet état abstrait n'existe pas et n'existera jamais, car il serait la fin de la révolution sexuelle. Ce n'est pas d'y parvenir qui compte, mais que des groupes s'en approchent et qu'à force de se croire, de se dire et d'être plus forts que les institutions sexuelles, ils les fassent éclater en eux.

8

Si on cessait de distinguer les sexes, qui remarquerait ce qui les différencie ?

Milarepa

Pourquoi est-ce qu'on s'évertue à chercher à l'homosexualité des sources secrètes et à lui manigancer des cheminements honteux, comme s'il fallait à toute force enlever au désir la moitié du monde ? De se sentir mortelle, la pensée est entrée en rivalité ou en révolte contre la nature. Rien d'autre ne sépare l'homme des espèces animales sinon ce processus de lutte contre la nature, sous sous couvert et sous couleur d'alliance avec elle.

L'homme est devenu un animal contre-naturel et c'est ce processus qu'on a qualifié stupidement d'apparition de l'intelligence. Dressés contre notre planète, et même tout contre elle, nous n'avons plus d'autre issue que d'y imprimer notre marque infecte, notre calamité morale, notre pollution humaine, à moins de nous décider enfin à délirer cette planète, à la désirer et la délirer dans son entier, histoire et géographie, insectes et hippopotames, enfants et vieillards, mâles et femelles.

L'homosexualité ne provient pas d'un sale petit secret. Seul le mécanisme social qui la refoule est générateur de honte. Une proportion qui oscille entre la moitié et la totalité de la matière humaine (et chaque être humain est détenteur de cette part) porte le désir du même sexe. Le bon sens populaire, totalement imprégné par la culture judéo-chrétienne, refuse cette évidence, que toute la contre-culture au contraire dévoile dans ses moments de lucidité, c'est-à-dire à chaque fois qu'elle cesse de feindre l'imitation du modèle de la nature, à chaque fois qu'elle cesse de prendre la nature pour

alibi, d'une façon quasi-théologique.

Aucune morale dans aucune société ne prétendra s'appuyer sur autre chose que le respect de la nature, alors que toutes n'ont de fondement et de désir qu'économique. (Et il n'est pas hors de propos de remarquer au passage que celui de nos ministres qui est le plus féroce ment dressé contre l'avortement sous prétexte de respect de la vie est aussi celui qui préside à la fabrication et à la distribution du plus grand nombre de machines de mort, cependant que son collègue de la Santé Publique ose déclarer, sans provoquer un seul hurlement de rire, qu'il y a quelque contradiction pour lui à voir les mêmes personnes faire campagne contre la peine de mort et pour le massacre des foetus innocents).

Les fourmis n'avortent pas. Les fourmis ne sont pas homosexuelles. Les fourmis ne font pas de testament. Les fourmis ne vont pas dans la lune. Les fourmis ne jouent ni à la bourse ni au football. Les fourmis sont naturelles. Avec la machine humaine, c'est tout le contraire : s'il est un endroit où se lit le mieux notre condition, c'est bien aux antipodes de notre conditionnement, et en particulier sur ces points entre l'ordre et le désir où la blessure a toujours été la plus profonde, où le cal et la couture sont les plus forts.

L'homosexualité, avant d'être la résultante d'une palote (et soi-disant individuelle) aventure de l'enfance, constitue l'un de ces points capitaux de conflit entre la société et la nature culturelle de l'homme. C'est pourquoi il faut et il suffit qu'une espèce dépasse l'animal pour que l'alternative homosexuelle lui devienne inhérente et même la définisse, quitte à ce que cette espèce s'en défende féroce ment en invoquant la loi de la nature. Passant outre à ce qui crève les yeux, à savoir que la nature n'est pas faire de lois, mais de phénomènes, on ira donc chercher une morale là où il n'y en a jamais eu, dans le monde animal, non sans avoir bien pris soin d'en passer sous silence l'insupportable cruauté. Notre société est ainsi une société de sublimation de l'homosexualité. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, qu'on peut parler de conception homosexuelle du monde.

Si l'être humain, et l'homme en particulier, se réclame hétérosexuel avec tant d'insistance et en fabriquant un aussi grand nombre de justifications morales et métaphysiques, c'est évidemment qu'il réprouve et réprime l'homosexualité en lui et qu'il refuse de se reconnaître aussi porté vers son sexe que vers l'autre. Une telle occultation, en enfouissant ce désir, ne fait que l'accroître et le tordre, cependant qu'au contraire, lorsqu'un petit nombre choisit contre toute réglementation sociale de vivre publiquement l'homosexualité, c'est en portant une semblable exclusive contre l'hétérosexualité, frappée en retour d'un signe maudit, du fait qu'elle est la forme de copulation imposée par l'État. C'est ainsi que, non reconnue, l'entité homosexuelle devient source et conjugaison de deux racismes qui se nourrissent l'un l'autre, alors qu'acceptée et vécue par tous, elle se dissoudrait elle-même, en même temps qu'elle dissoudrait l'hétérosexualité, pour tendre à abolir toute différenciation du désir quant à son objet.

C'est là une perspective facile à dessiner et plus ardue à concrétiser, car nous vivons sous la double loi de la monosexualité et du couple. De l'extrême droite à l'extrême gauche et dans toutes

les classes sociales, à l'exception des survivants du libertinage, il est à peu près communément obéi partout à l'un ou à l'autre de ces deux impératifs quand ce n'est pas aux deux en même temps : ne faire l'amour qu'avec un des deux sexes et ne faire l'amour que dans la copulation, c'est-à-dire avec une seule personne à la fois.

Or l'idée de faire éclater cette dictature ne peut venir à l'esprit que de ceux que la bourgeoisie appelle des obsédés sexuels et qu'elle rejette dans une marginalité forcée, plus ou moins tolérée selon leur couche sociale. Et précisément, ce sont ceux-là que leur puissant système fantasmatique réduit aux plus fortes particularisations du désir et même à des inscriptions érotiques tellement maniaques sur leur corps, qu'elles les éloignent redoutablement de la polyvalence sexuelle, puisqu'ils suivent la même trajectoire formelle que ces antiquaires qui en sont venus à ne plus collectionner que des vases à chicorée.

En outre, l'état actuel d'exacerbation politique de la contestation par le sexe provient d'une critique abusivement doctrinale de l'immonde phalocratie sociale et d'un renversement quelque peu sommaire des postulats du pouvoir, en ce sens qu'un tel mouvement, marqué par la méthodologie gauchiste, est à la fois trop colérique et trop idéologique. Il s'ensuit que le projet révolutionnaire dans ce domaine en reste à la phase d'une multiplicité de refus qui s'agressent les uns les autres : même si la volonté d'élargissement du désir ne perd pas de vue qui sont et où sont les ennemis politiques et les oppresseurs à tous les niveaux, y compris parmi ceux qu'on pourrait nommer comiquement les militants du désir, cette volonté se heurte à une fin de non-recevoir radicale de la part des différents groupes autonomes de lutte sexuelle, qu'il s'agisse des pédérastes, des lesbiennes ou du mouvement de libération des femmes.

A leurs yeux, c'est comme si la poursuite difficile de la non-différenciation du désir était politiquement prématurée, ou bien à la limite dépolitisée et même tarée par la réapparition d'un mysticisme. C'est ainsi qu'un homosexuel qui tenterait, sous le fouillis de ses peurs vis-à-vis de la femme, de laisser réapparaître en lui le désir hétérosexuel, serait taxé de trahison et aussitôt assimilé à quelqu'un qui, par la récupération de la psychanalyse orthodoxe, accepte qu'une société dont il est l'adversaire le guérisse d'une perversion. Ou encore on l'accusera de servir d'alibi à l'idéologie sexuelle officielle puisqu'il la rejoint.

On assiste donc à l'institution d'une série de contre-terrorismes qui se figent, se glacent et s'excluent les uns les autres, leur alliance apparente, et par exemple celle des pédés et des gouines, ne reposant que sur des réfutations dissemblables du même système. Toutes les minorités sexuelles se crispent ainsi sur leur spécificité particulière. On peut penser que cette atomisation est une étape nécessaire, car il est bon que la marge cerne et rongé la normalité de milliers de façons différentes. Mais la marge doit éviter de combattre la marge, ou sinon la normalité y trouvera la meilleure des consolidations.

De toutes les observations d'ordre politique qu'on peut faire sur le désir, la plus évidente est qu'il n'y a rien de plus raciste que le désir, tel qu'on nous l'a transmis, rien de plus discriminatoire

que sa toute-puissance à creuser son petit tunnel dans une seule direction. Il faudrait savoir si on va laisser s'affiner ce racisme dans notre sacro-saint désir, ou si la révolution passe aussi et passe d'abord par une lutte du désir pour expulser de lui ses fondements racistes.

J'entends déjà des cris. On m'interrompt pour me dire que vouloir désirer ce qu'on ne désire pas, c'est tout bonnement de la charité chrétienne. On s'exclame qu'on ne peut pas imposer au désir quelque travail que ce soit. C'est que du côté de la révolution pure et dure, on a le devoir de parler du désir, mais non le droit de parler de la volonté, qui évoque tout de suite le volontarisme et presque le fascisme. Beaucoup de révolutionnaires interdisent à la révolution d'être volitionnaire, même si cette volition s'oriente vers la divagation des flux sexuels : que nos machines désirantes se détraquent, d'accord, mais surtout que cela se fasse hors de notre conscience, et si j'ose dire, dans notre dos.

Travail, volonté, je sais ce que cela signifie dans la bouche de Brejnev ou de Paul VI, et plus généralement dans les bouches d'où il sort une morale et où il n'entre jamais une queue. Mais le mot travail a aussi un sens dans les phénomènes de fermentation, d'imagination, d'accouchement. Et je ne puis oublier tout à fait que volupté et volonté ont la même origine étymologique.

Pour un homosexuel, changer la vie, changer sa vie, c'est évidemment pour commencer un travail afin de vivre au grand jour, sans culpabilité exquise ni terreur voilée, son désir tel qu'il le porte. Mais il n'est pas nécessaire d'attendre que la société capitaliste ait rendu l'homosexualité licite, ce qu'elle commence à faire dans certains pays, pour échapper alors, par esprit de contradiction, à l'empire exclusif de l'homosexualité (ou d'une homosexualité parmi beaucoup d'autres) et vaticiner derechef dans les domaines qui resteront interdits ou maudits après que les perversions majeures aient cessé d'être minoritaires.

Aurons-nous donc jusqu'à la fin des temps un désir qui, à part l'obéissance, ne peut se structurer que dans une transgression ou une contre-transgression ? L'élargissement du désir commence aujourd'hui, pour ceux qui le pressentent et qui le désirent. En s'enfermant dans une seule voie sexuelle, sous prétexte que c'est son envie et qu'elle correspond de surcroît à une opportunité politique de déviance, on fortifie la bi-polarisation de l'idéologie du désir forgée par la bourgeoisie.

Et qu'on ne vienne pas dire que j'effleure ici l'embryon d'une nouvelle morale qui consisterait à aller aux femmes quand on aime les hommes, ou vice-versa. Il s'agit de permettre au désir de fonctionner sur n'importe quel objet. Et pas seulement sur un autre corps plutôt que le sien. Et pas seulement sur un corps plutôt que sur deux ou plusieurs à la fois. Et pas seulement sur la classe d'âge de la jeunesse ou sur la classe esthétique de la beauté qui sont dans ce domaine les éléments formels de la lutte des classes. Et pas seulement sur l'une des deux modalités fantasmatiques du masochisme ou du masochisme déguisé en sadisme. Et pas seulement sur un seul des deux sexes. Et même, dans l'hypothèse où ces différenciations disparaîtraient, pas seulement sur l'espèce humaine.

Peu importe qu'à entendre cela, les nationalistes ombrageux de l'homosexualité craignent de perdre leur identité sexuelle, crient à l'utopie, à la démission politique ou même à la partouze bourgeoise. Un tel éclatement du désir ne peut pas rejoindre les faux-semblants de bisexualité dont se

teintent, pour être à la mode, les polissonneries phallogocratiques et glacées d'une certaine bourgeoisie libertine. Cette recherche au contraire oriente les machines désirantes vers le désir de désirer et non la convoitise. Elle connaît l'urgence de la lutte contre le phallus, à condition qu'on veuille bien ne pas le confondre avec le pénis. Et du moment où le désir s'étend comme une nappe, il échappe à la royauté de l'économie libidinale masculine, il contredit l'instauration d'un pouvoir à partir de l'usage du sexe, d'un pouvoir qui est phallique dans notre société, mais que l'on pourrait imaginer clitoridien ou utérin dans une autre.

Dès que le désir homosexuel émerge, *sans le poids d'une contrainte ou d'une transgression*, dans l'histoire et l'environnement de quelqu'un, pour lui le sexe n'a plus à être homosexuel ou hétérosexuel, sous peine de devenir aussitôt réactionnaire. Sans doute le cas se présente-t-il encore peu fréquemment. Sans doute est-ce une vue qui fait bon marché de la répression et de la misère sexuelles. Sans doute reflète-t-elle une attitude de privilégié, mais chacun doit parler de l'endroit où il est.

Seulement il faut s'empresse de dire que le souci d'étendre, par foisonnement et divagation, les territoires du désir sexuel, appelle des comportements qui sont plus faciles à adopter pour un homosexuel que pour une homosexuelle. Le premier ne peut se dire révolutionnaire sans se revendiquer aussi comme enclué. La seconde au contraire ne peut se sentir révolutionnaire qu'en niant le postulat de la pénétration de son corps par l'homme et toutes les formes de viol effectif ou tacite qui en résultent. Les choses étant ce qu'elles sont, il est actuellement impossible à une femme consciente de l'oppression masculine qu'elle subit (et cette oppression serait-elle incorporée à son désir) de trouver une forme de délivrance en face d'un mâle, dans toute l'horreur du terme, dont tout à la fois elle pressent, devine et constate qu'elle deviendra inévitablement sa proie.

Et pourtant qu'il soit permis de rêver à ce qui se passerait si ces alliés naturels, quoique si éloignés dans leur forme de désir, que sont les pédérastes et les lesbiennes, entreprenaient de faire l'amour entre eux (ou entre elles). Cette étrange perspective (et un esprit logique la qualifierait d'aberrante) ne permettrait-elle pas de savoir enfin si ce que la pédérastie cache, ce n'est pas le pire culte du phallus et le plus insidieux, sous couvert de se dresser contre l'ordre social ? Et cela ne nous donnerait-il pas enfin l'occasion de faire naître le désir de la tendresse plutôt que de la convoitise ? La théorie des machines désirantes est si furieusement à la mode, tout éclairant qu'elle soit, qu'on en profite allègrement pour occulter la tendresse dans le désir, comme si la tendresse, de même que le cynisme, n'était pas dans les machines en question un rouage aussi actif que les autres et aussi imbriqué dans le système libidinal-économique.

Tout pédés que nous sommes, si nous voulons en avoir le coeur net, sinon la queue, il faudra bien un jour ou l'autre rapprocher notre corps de celui des femmes qui refusent l'homme, car s'absenter des femmes est presque aussi méprisant à leur égard que d'exercer sur elles le sadisme de la chasse ou le baiser familial, et c'est une conduite calquée de loin sur celle des hétérosexuels qui retranchent les femmes de leur vie et de leurs complicités sociales pour ne leur laisser que l'alliance truquée de l'alcôve. Si nous voulons en finir, au moins pour ce qui nous concerne, avec la honte que les hommes

ont imposée aux femmes et à quoi participe d'une façon ou d'une autre la peur (ou la vénération sacrée) qu'elles nous inspirent, c'est notre corps qui doit arriver à comprendre chez les lesbiennes les raisons de leur répulsion sexuelle vis-à-vis des hommes, et si elle vient de ce que nous avons entre les cuisses ou de ce que nous en faisons et de ce que ça signifie.

Et moi qui aime passionnément les garçons, je ne vois pas d'autre moyen d'y parvenir que de rencontrer l'homosexualité féminine en un lieu où le corps nu a plus d'importance que la parole ou la lutte politique, en un lieu où le jeu entier des peaux et des muscles n'est pas obsédé d'abord par le besoin incoercible de pénétrer, en un lieu où le sourire existe sans être celui des présentatrices de la télévision, en un lieu où le baiser se donne mais pas comme dans les bals de sous-préfecture, car nous savons où cela mène.

Ce n'est pas là une bonne nouvelle que j'annonce comme un prophète, c'est tout simplement mon désir que j'exprime et je me moque de savoir s'il est théorique ou charnel ni à quelles difficultés il s'expose. J'écris ce désir, malgré sa contradiction, car je ne puis imaginer qu'il ne soit pas enfoui quelque part chez d'autres pédés qui n'osent pas se l'avouer, ou qui s'en défendent avec des arguments aussi intellectuels que ceux auxquels j'ai recours en ce moment. Entre pédés et lesbiennes, comment détraquer, avec les moyens du corps, ce marteau-pilon de la négation mutuelle du désir ?

J'en ai plein le cul du désir. L'obsession, ce n'est pas ce qu'on fait, c'est ce qu'on ne fait pas. Je veux savoir ce qui se passe quand je prétends ne pas désirer. Ou qu'au moins mon désir le sache. J'en ai marre de l'adjudant qui dit : « *Je ne veux pas le savoir !* »

Toutes les recherches sur le désir devraient être des recherches sur le non-désir, sur ce qui fait obstacle au désir. Au département de philosophie de Vincennes où sévit, comme ici, la parole sur le désir, j'ai eu envie, l'espace d'une journée, de proposer une investigation de groupe sur le non-désir, à condition qu'elle soit pratiquée entre des personnes qui déclarent ne pas se désirer. Est-ce une idée canulardesque ou un moyen de faire s'écrouler sous sa propre absurdité la prétention du non-désir ? Mais peut-on croire encore à l'utilité de la parole sur le désir, entre des gens qui continuent à obéir à l'interdit du toucher, comme si la parole et le toucher étaient des domaines étanches l'un à l'autre ?

Il y a des instants où cette situation de non-désir, et par exemple entre les pédés et les gouines, me semble résulter d'une tenace illusion d'optique que n'importe quel discours critique, à commencer par le mien, contribue à rendre encore plus insoluble. Car la virilité c'est aussi une certaine manière de vouloir à toute force définir et verbaliser les relations pour leur donner un sens et une utilité. Tout le discours philosophique, tout le discours politique, tout le discours économique jaillissent à la place du sperme et jaillissent de l'homme, terrifié par l'ouverture dont il sort et où son pénis ne retourne jamais que tout seul, sans philosophie, sans politique et sans économie.

Ecrasée sous la logique de l'homme, la femme n'est pas encore capable de se vivre sans lui et sans sa logique à lui. L'homme est ancien. La femme est future. L'homosexuel masculin est coincé entre les deux. Quand il se féminise, c'est encore sur un modèle masculin. Il n'a d'existence que du phallus. Et pour sa mythologie virile, les lesbiennes qui construisent leur rapport sans le phallus, ne

semble qu'un miroir vide devant un miroir vide.

C'est pourtant elles qui détiennent le manque qui lui manque. C'est pourtant elles qui ont le secret d'opérer avec cette illusion de manque, c'est pourtant elles qui nous mettent devant l'évidence que ce manque n'en est pas un, mais une énergie sans pouvoir, une castration de castration, quelque chose dont on peut tirer désir et plaisir. Sans elles, nous n'apprenons jamais rien que nous ne connaissons déjà. Elles nous reprochent assez, à nous autres pédés, de réduire l'homosexualité à la nôtre et d'oblitérer la leur, de n'être qu'un amalgame de bites, de véhiculer l'éternel discours phallique qu'elles estiment encore plus nocif, lorsque notre pensée trouve plus malin de se travestir non pas en femme mais en homme châtré.

Oui, je ne peux raisonner de l'homosexualité qu'en mâle. Oui, je refuse de parler de l'homosexualité féminine à laquelle je ne comprends à peu près rien et sur laquelle je ne veux pas élaborer de théorie qui serait fatalement masculine. Et tous les pédés peuvent en dire autant. C'est pourquoi le F.H.A.R. a croulé sous le poids du phallus. C'est pourquoi il a cru bon, à tort ou à raison, de déverser d'abord sa bile sur la société mâle, s'adressant ainsi à l'instance dont il faisait naturellement partie. C'est pourquoi les lesbiennes l'ont fui.

C'est pourquoi je rêve maintenant des lesbiennes qui ne singent pas l'homme, qui vivent sans le phallus et sans la terreur du phallus. Même s'il n'en existait qu'une, je voudrais m'allonger à côté d'elle, comme quelqu'un qui est sur le point de s'évanouir, comme une femme future. L'espace d'un instant, l'espace de la révolution sexuelle, je me prendrais pour une lesbienne.

Ah ! l'envie d'être femme, d'être fécond, d'être *fait con*, au lieu de l'envie capitaliste de féconder ! Je sais que je délire. Vive les escargots qui ont le bonheur d'être à la fois mâles et femelles, sans jamais copier l'autre sexe. A bas les autruches qui, la tête sous le sable, refusent de voir que le seul point d'explosion révolutionnaire de la sexualité et le seul moyen de la faire voler en éclats se trouve précisément à l'articulation difficile de l'homosexualité féminine et de l'homosexualité masculine. Et nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que cet enfer révolutionnaire, où les hommes et les femmes qui luttent pour abattre la phallocratie n'ont plus aucun droit entre eux à la sensualité ?

J'aimerais avancer stupidement à la rencontre des corps dont l'angoisse m'a toujours tenu éloigné. Peu importe que ce soit moi, pouvu qu'un homme qui croit aimer les hommes aborde une femme qui croit aimer les femmes. Je m'imagine que ce geste ne peut venir que de l'homme, parce que c'est lui dans cette affaire qui se sent et qui est le plus coupable de tyrannie. Mais un pédé de préférence, car à tort ou à raison, les femmes le sentent moins oppresseur que les autres hommes. Et surtout un homme avec une bite, car il n'est pas question de la couper, mais d'inventer une nouvelle manière de s'en servir.

Faut-il attendre pour cela que la société change, c'est-à-dire que l'esprit mâle disparaisse ? Le pédéraste passe aujourd'hui parmi tous les porteurs de phallus pour le moins suspect de phallocratie. Je voudrais savoir si c'est vrai. Est-ce que son corps peut le montrer à une lesbienne ? Est-ce qu'une lesbienne peut accepter cette approche sans passivité ni crispation, si elle y sent ce qu'elle reproche

tellement aux pédés d'avoir dissous dans leur robinetterie sexuelle, ce qu'elle appelle encore de l'amour sans souci du ridicule ? Comme un puceau et une pucelle, peuvent-ils jouer ensemble, jouer l'enfance des corps, et cela peut-il les mener à jouir, car il n'est pas question de ressusciter l'amour courtois ?

Même si l'hypocrisie de l'homme y éclatait, et peut-être est-elle déjà dans ces lignes, au moins les choses seraient claires : on saurait que le mâle s'est avancé patelin, en déguisant sa volonté de pouvoir, on saurait vraiment qu'il est utopique de désirer aimer sans que s'instaure un rapport de forces sournois. On saurait que tout est piégé partout et que les ferments déposés par notre histoire dans notre désir lui interdisent de contenir quelque chose de religieux, au sens étymologique du terme, au sens qui précède le pourrissement du religieux par les religions cléricales ou par les religions politiques qui ont pris la place des religions cléricales. On saurait que l'offrande, toujours au sens étymologique, n'est jamais qu'un calcul, une forme de l'esprit de conquête, un avatar masochiste ou Dieu sait quoi encore que la psychanalyse et la dialectique se donneront à coeur-joie d'y trouver.

Si au contraire, dans ce couple embryonnaire d'un homosexuel et d'une lesbienne, par extravagance ou par miracle, la femme ressentait en face d'elle, ne serait-ce qu'en partie et entre autres mouvements complexes, l'accueil d'un corps d'homme qui est en train d'oublier son sexe, et qu'elle persiste néanmoins dans son refus, alors on ne pourrait plus donner à ce recul un alibi politique puisé dans la situation du corps social.

Mais soudain, j'ai l'impression d'être allé trop loin dans la tentative de description de ce couple pour qu'il puisse être vécu sans apparaître à l'avance théorique, empreint de machaviélisme et affreusement expérimental. Puis tout de suite, j'éclate de rire et je m'en fous, car je sais qu'il viendra bien un moment où le désir de désirer sera plus fort que le désir de décortiquer. Dans un mois, dans un an, quelle importance ? A moi ou à un autre, je sais que cela arrivera. Je sais qu'une main ou une bouche font bander un pénis ou un clitoris. Faut-il nécessairement qu'elles appartiennent au même sexe que celui qu'on porte, sous prétexte que toutes les polices nous contraignent à ce qu'elles soient de l'autre sexe ?

Les sont les classes régnautes qui ont morcelé le désir, qui l'ont mutilé à l'extrême. C'est la bourgeoisie qui a inventé la notion d'homosexualité et qui en a fait un ghetto, il ne faudrait tout de même pas l'oublier. Il y a deux sexes sur terre, pour bien nous cacher qu'il y en a trois, quatre, dix, mille, aussitôt qu'on balance cette vieille pute d'idée de nature par dessus bord. Il y a deux sexes sur terre, mais un seul désir sexuel.

*Et si l'analyse et le désir passaient
enfin du même côté ? Si c'était
enfin le désir qui mène l'analyse ?*

Gilles Deleuze

Aucun propos ne mérite d'être dit, si c'est pour cacher la constellation particulière de vie quotidienne de celui qui l'exprime. Les coutumes de l'écriture conduisent pourtant à bien séparer la théorie et la confession, la critique et l'aveu, la contestation politique et la constatation personnelle, comme s'il était saugrenu de mélanger les genres. Mais il vient un moment où je me demande si je puis continuer à avancer ma recherche sur l'homosexualité et à l'entremêler à celle des autres pédérastes avec qui je partage le besoin de changer la vie, si je passe sous silence ce qui profondément me sépare de la plupart d'entre eux dans ma vie de chaque jour, c'est-à-dire en quoi je peux être considéré par eux comme un privilégié ou un traître.

Que je l'aie cherché ou non, ce qui m'est arrivé n'est arrivé à aucun de ceux avec qui j'ai poursuivi la même lutte. Heureusement que je suis pédé, parce qu'au F.H.A.R., j'ai plutôt un mauvais horizon : tout pédé que je suis, je vis en couple avec un autre homme depuis dix-huit ans. (On ne peut pas dire que j'ai le bon ticket pour faire la révolution !) Je sais que cela peut faire dresser les cheveux sur la tête à tous ceux qui voient dans l'institution d'un couple, quels que soient son fonctionnement et son angle d'ouverture, le spectre réactionnaire du mariage, à tous ceux qui consacrent le plus clair de leur énergie à ne jamais tomber dans un couple autre que passager. Mais comment pourrais-je parler des pédés et de la révolution sans faire cet aveu d'abord ? Encore ne puis-je le dire qu'à la condition de ne pas m'en justifier, de ne pas m'en défendre, de ne pas considérer cet avatar particulier de l'homosexualité comme la voie nécessairement à suivre. C'est difficile à faire croire dans l'environnement sauvage de l'après-gauchisme où l'on ne pardonne rien à personne et où les amitiés sont plus agressives que généreuses, secourables ou obligeantes.

Il m'arrive à moi-même de ne plus savoir discerner vraiment, au travers des comportements qui m'entourent, où est l'effort révolutionnaire et où est la récitation consciente ou inconsciente de la bourgeoisie, car je ne sais pas toujours d'où quelqu'un est parti ni la distance facile ou difficile qu'il a pu parcourir. En tout cas, on ne peut pas nier le terrorisme des jeunes sur ceux qui ne le sont plus, ni le reproche muet ou vindicatif de ceux qui ne sont pas encore agrippés par la machine économique à ceux qui y occupent une place de gré ou de force. On ne peut pas nier l'exemple de nomadisme urbain et de refus des attaches donné par la frange d'une génération à toutes les autres, en payerait-elle le prix en se faisant accuser de parasitisme par les plus âgés.

Parasites de la société, il faudra bien que tous les révolutionnaires le deviennent, et de plus en plus d'une façon qui sera qualifiée d'irresponsable, ou sinon ils seront encore des chevaliers d'une moralité ou d'une autre. Notre énergie se consacre à la destruction de l'animal qui nous nourrit et cela

reste vrai pour ceux d'entre nous qui le nourrissent inévitablement en retour.

Mais j'en reviens au désir, au mien, et à la géographie dans laquelle il s'inscrit. Formant un couple homosexuel ancien, je suis frappé d'abord par l'évidence que dans notre société, cela n'a été possible et permis jusqu'à présent qu'à des bourgeois marginaux, plus ou moins qualifiés du nom d'artistes et à qui la bourgeoisie libérale qui les environne autorise leur perversion en échange d'une production qui est censée la divertir, la rendre plus intelligente et de toute façon l'enrichir, puisque c'est elle finalement qui exploitera et fera circuler cette production. Voilà quels sont mes rapports avec le système. Mais quels sont mes rapports avec les homosexuels ?

Un couple, cela ne leur plaît pas, cela ne leur plaît à peu près jamais, c'est même ce qu'ils détestent ou ce qu'ils redoutent le plus. La machine construite pour les homosexuels par la société hétérosexuelle (et que ses libertins utilisent parfois) est une machine anti-couple, une machine de drague. Étrange machine qui présente tout de même, sous l'apparence de l'errance et du flottement perpétuels, de fortes analogies avec l'accumulation capitaliste, en ce sens qu'elle est une continuelle projection dans le passé, à cause de ses rouages collectionneurs et sériels, en même temps qu'une continuelle projection dans l'avenir à cause de ses rouages prévisionnels, grâce auxquels le dragueur pense aussitôt à sa conquête suivante à peine vient-il d'en faire une, cherchant ainsi, à la lettre, midi à quatorze heures.

On peut évidemment ne retenir de cette machine que son action savamment disjonctrice et profondément subversive à l'égard de l'union légitime et de la fidélité officielle. Mais initialement elle n'a jamais fonctionné dans ce but. Elle n'attaque rien, elle se protège d'un péril. Si la drague joue à saute-mouton, alors que la conjugalité joue au trou-madame et à papa-maman, toutes deux prennent leur source dans la même angoisse de solitude.

Cette machine de drague, je la connais bien ou plutôt elle m'a assez connu pour que j'aie pu vérifier qu'un couple la détraque. On ne drague bien que seul. Le capitalisme dirait facilement que cette machine est le triste destin des pédés, sans préciser que c'est celui qu'il leur a fait : le couple ou les papillons, vous avez le choix, c'est comme pour le travail ou le vagabondage. Se peut-il que nous nous soyons laissés enfermer là-dedans et que nous récitons la terreur du couple aussi mal que les mariés récitent la terreur de la polygamie ? Se pourrait-il que nous désirions le couple aussi secrètement que les bourgeois désirent le donjuanisme ?

Dans ce cas, sous prétexte que l'amour qui s'échafaude et se perpétue est maléficié par le mariage, nous en aurions une crainte panique, en reproduisant à l'envers les conditions dans lesquelles la bourgeoisie masculine réprime en elle l'amour qui jaillit pour se consumer aussitôt. En somme, ce que les phalocrates appellent ridiculement et nostalgiquement « être libre », dans les marges trompeuses du cinq à sept où ils fabriquent de l'adultère à la chaîne, cette échappée loin de la corde au cou qu'ils se sont imposée (et qui n'est par la force de l'habitude qu'une corde au cou de plus), bref, le rêve donjuanesque des normaux, ce serait la réalité des pédés, courant sur toute la terre après cent millions de beaux garçons, de belles bites ou de beaux culs, épuisant leurs forces et leur temps à les

chercher, à les séduire et naturellement à les quitter. Si encore le cul baladeur et le gland nomade allaient partout ! Mais chez les homosexuels, ces touristes sont très conventionnels et ne supportent qu'un tout petit nombre de climats.

Il y a dans ce désir de ne rien cristalliser, dans ce désir de ne laisser durer aucun objet de désir, quelque chose de merveilleux et quelque chose de désespérant dès lors qu'on n'a pas la vocation de la solitude. Quelque chose de merveilleux car il s'agit de l'état de l'algue dérivant dans la mer. Quelque chose de désespérant car la règle est de ne pas aller avec quelqu'un au delà de la première éjaculation et de ne jamais laisser une part de connu entrer dans l'inconnu. N'est-il pas révélateur que beaucoup de garçons du F.H.A.R. avouent ne plus pouvoir faire l'amour entre eux à partir du moment où ils se connaissent quelque peu, à partir du moment où ils sont devenus copains ? N'est-ce pas retomber dans l'interdit sexuel dressé entre les militants du même sexe, entre les camarades politiques, un interdit que c'était justement le rôle du F.H.A.R. de faire éclater ? Et de toute façon, n'est-il pas absurde, dans ce schéma, de prétendre connaître quelqu'un, alors qu'on ne l'a pas fait jouir, alors qu'on ne l'a pas encore vu jouir, cependant qu'on s'empresse de le quitter et qu'on refuse tout autre partage avec lui aussitôt après l'éjaculation ?

La machine de drague a ainsi établi une frontière étanche entre ce qui fait bander et ce qui fait penser. Sans doute cette frontière est-elle une défense contre l'irruption des rapports de force. Peut-être bien qu'elle est aussi une résurgence romantique du désir d'aimer ce qui jamais n'arrivera deux fois. Et je ne peux m'empêcher d'y voir une crainte instinctive de la mort du désir que nous savons inscrite dans le mariage, pour ne pas dire une crainte de la mort tout court. (Mais les philosophes de la révolution sexuelle ne s'occupent jamais des rapports du désir et de la mort : ils ont laissé cela aux mystiques orientaux). Construite comme le capitalisme contre la mort, la machine de drague porte la mort en elle, comme le capitalisme, car au lieu d'être folle amoureuse de ce qui est présent, elle désire ce qui est absent, elle désire toujours l'objet suivant, elle se construit sur l'institution et l'assomption sacrée du manque, selon les critères absolus de la société de consommation.

Si je sors de chez moi pour jouir du temps, de la rue ou de la nuit, pour acheter du pain ou aller voir un ami, et que je tombe sur un garçon qui me plaît, pédé ou pas, je jouis du présent. Mais si je sors chaque soir pour trouver un autre pédé en rodant dans les lieux que les pédés fréquentent, je ne suis qu'un prolétaire de mon désir, qui ne jouit plus de l'air ni de la terre et dont le masochisme se réduit à un travail à la chaîne. De toute ma vie, je n'ai vraiment rencontré que ce que je ne draguais pas.

Il est évident que le papillonnement homosexuel représente une force redoutable de disjonction, constamment à l'oeuvre et d'une extrême efficacité pour la déconstruction des noces, mais comment nier qu'il procède d'un culte de la frustration qui se cadenasse sur lui-même ? Je n'ai pas moins de reproches à faire au couple homosexuel qui a jeté l'ancre, à sa sécurité fallacieuse, aux subterfuges érotiques de triangulation ou de groupusculation par lesquels il cherche à attirer perversément à lui un corps ou des corps extérieurs (et ces reproches-là sont de l'ordre de l'autocritique).

En tout cas, ce couple pédé en état de liaison ferme, sinon de mariage, il est visible qu'il est resenti en face de la machine de drague des papillonners comme le grain de sable bourgeois qui pétrifie la chasse homosexuelle. Ce grain de sable est leur interdit et les laisse interdits.

Si ce couple est fermé, avec tout ce que suppose la longue assimilation du mécanisme purement économique de la jalousie, ils le traîneront dans la boue, et d'ailleurs l'idéologie bourgeoise s'est bien arrangée pour donner des vieux couples homosexuels l'image que l'on sait et qui traîne partout : ridés, pétriés, sans progéniture, recrutés d'affrontements inutiles, enfermés dans la loi du miroir, ils reproduisent jusqu'à la caricature toutes les tares de la famille petite-bourgeoise, sans avoir même la solution de se projeter sur leurs enfants. Comme ils sont marqués à l'origine, ainsi que tout homosexuel, par la machine de drague, il arrive que leur code réciproque leur permette d'y revenir quand l'asphyxie est trop forte, mais il est trop tard et leur trahison trop évidente pour qu'ils y trouvent autre chose qu'un isolement encore plus amer. Ceux-là sont des sinistrés de l'homosexualité, artificiellement reterritorialisés dans l'appareillage que leur désir était pourtant apte à dissoudre.

Mais il faut avoir vu comment certains de ces couples ont été durement rejetés, par un processus sournois de non reconnaissance, en dehors du F.H.A.R., alors qu'ils s'y étaient spontanément présentés en s'imaginant que leur condition d'homosexuels était un passeport suffisant. Nul ne s'est préoccupé de découvrir, en parlant avec eux par exemple, pourquoi et comment ils n'avaient pas trouvé une autre issue que cette impasse, ni dans quel piège ils étaient tombés : le racisme de l'âge a fonctionné à plein rendement, comme si la révolution pouvait être faite seulement avec la génération des jeunes et en censurant tout ce qui dépasse la trentaine. (Racisme de l'âge aussi fort que celui de la beauté, car on a fait de même avec les détresses criant du fond de la province et qui n'ont rencontré d'écho au F.H.A.R. que dans la mesure où c'était un corps jeune et désirable qui appelait au secours).

Et si au contraire ce couple pédé est ouvert ? On peut tout de suite objecter que ce veau à cinq pattes n'existe pas, qu'un couple qui s'est fixé s'est par là-même fermé et embourgeoisé. C'est vrai que de toute façon, il sera éprouvé de l'extérieur par les pédés célibataires et chasseurs comme un objet de désir ambigu, seulement concevable si on le coupe en deux. Et on décidera, par mesure de précaution, que ce couple refuse d'être coupé en deux et qu'il ne peut s'ouvrir, s'il n'a pas décidé d'abord spontanément de se rompre. Car la loi la plus rigide de notre idéologie sexuelle et affective, celle qui touche aussi bien les homosexuels que les hétérosexuels, ne porte pas sur la forme ou le sexe de l'objet désiré, mais sur son nombre : il est dangereux et donc interdit de désirer deux personnes à la fois, et encore plus dans le cas particulier où ces personnes se désirent entre elles.

Le couple de jaloux, le couple de propriétaires du corps l'un de l'autre, il est finalement assez rassurant, on peut le prendre par la bande, on a toujours la solution de lui échapper en choisissant un des deux conjoints, qui peut-être ne demandera pas mieux. Mais imaginez un couple, prêt à partager avec d'autres l'appariement de désirs complémentaires ou dédoublés qu'il a pu former, détruire, reconstruire au prix d'une longue patience. Imaginez deux sujets, prêts à étendre sans hypocrisie l'alliance bâtarde de leurs pouvoirs réciproques ainsi que la critique de ces pouvoirs. (Si je demande

qu'on imagine ce couple, c'est que je ne suis pas si sûr de son existence réelle, pas si certain de voir le mien selon cette image).

Regardez ces deux garçons qui s'exposent apparemment à toutes les irrptions extérieures se-rail-ce en risquant et en désirant obscurément l'éclatement de leur cellule à deux, et qui pourtant croient n'avoir pas fini d'en tirer toute l'énergie. Regardez ce couple glorieux et équivoque de putains qui se sont fait fort de s'allumer un feu et donc d'avoir un foyer et qui cependant vous caressent des yeux avec autant de désir qu'elles s'observent encore elles-mêmes. Il y a de quoi en être retourné.

C'est si difficile de vivre le chiffre trois dans l'équilibre des désirs et sans qu'il devienne le chiffre deux plus un. Toujours quelqu'un est retranché ou se retranche et le voilà qui réclame à son tour un petit bout de couple, le voilà sur le point de demander à l'un des deux autres qu'il choisisse entre lui et le troisième. Ce n'est pas la nature de l'être humain qui le porte à cet ensorcellement du couple, comme le prétendent tous les curés de l'idéalisme et du matérialisme dialectique, c'est au contraire une machination du socius et la plus démente de tout ce qu'il a inventé. Pour combattre cette machination, je ne crois pas davantage à la machine de drague qu'à la machine de l'alliance.

Certes, la machine de l'alliance répugne à confronter le couple à des situations plus fortes que lui, sauf pour le briser et cristalliser aussitôt un autre couple aussi privilégié. Et pourtant j'ignore si un couple est bourgeois à partir de la définition même que lui donne sa durée. Si un couple qui dure est une tour d'ivoire, c'est une question à laquelle, moi qui vis en couple, je n'ai pas trouvé de réponse, une question à laquelle je n'aurai ni la mauvaise conscience de répondre oui, ni l'aplomb de répondre non. J'ai plutôt l'impression que nous sommes tous en prison, et cela que nous nous réfugions dans le couple ou que nous le fuyions comme la peste.

Machine de drague ou machine d'alliance, en fait nous avons sans doute affaire à deux modèles de la même usine d'accouplement, puisque le produit fabriqué est toujours un couple, qu'on s'efforce en vain de détraquer ensuite, soit en le renouvelant à perpétuité aussitôt les couilles vidées, soit en l'exposant aux tempêtes d'un désir qui lui serait extérieur. Et le plus grave, c'est qu'entre les deux machines, entre le coup de queue et la propriété sexuelle, entre faire jouer les sens et produire du sens, on s'est bien arrangé pour faire le vide.

Si l'on veut que la révolution pénètre dans le désir, si l'on veut que le désir engendre sa propre révolution, il reste à savoir où la loi du couple est la plus forte et où l'énergie libidinale la plus conservatrice, chez celui qui transporte le couple dans toutes ses aventures ou chez le couple qui se transporte d'aventure en aventure, et dans lequel des cas le risque d'explosion du couple est le plus fort. Le seul indice positif se trouvera là où auront lieu le plus possible de branchements multiples et simultanés du désir, sans aucun investissement de préférence.

L'arme la plus vigoureuse contre le couple, c'est le désir permanent de désirer, étendu bien au delà des structures connues ou inconnues du seul désir sexuel, et ayant soumis à ses voies le désir d'être désiré, ce qui suppose qu'on commence par bien se désirer soi-même. Le désir de désirer et de tout désirer, c'est l'amour, enfin arraché aux remugles de l'humanisme bourgeois comme aux infantilismes des liturgies mystiques. J'ai la faiblesse non pas d'y croire comme un croyant, mais d'y voir

comme un voyant, mon désir en train de cesser de se répéter. Et quelle joie lorsque je le surprends en plein déplacement, juste au moment où il change de machine ! Le désir qui dit *pourquoi pas ?* au lieu de dire non. Le désir qui fusille un à un ses refus. L'oiseau phénix du désir, arraché à l'avarice et à l'usure, et se livrant enfin à la dépense polymorphe, au coulage, à la prodigalité, à la dilapidation.

10

Le corps n'a jamais cru au progrès. Sa religion n'est pas le futur mais l'aujourd'hui.

Octavio Paz

C'est une impasse de vouloir prendre le pouvoir, mais on se leurre encore plus en voulant détruire le pouvoir, à partir du moment où l'on néglige au passage de perdre aussi cette forme très particulière de pouvoir qui s'appelle la domination de soi. Comment détruire le pouvoir, effectif ou imaginaire, que fait peser l'autre, sans que ce soit en s'armant de pouvoir, par l'exercice d'une puissance sur soi ? Et même si le pouvoir ne commence qu'à partir de la conjugaison de deux personnes, comment exercer une puissance sur soi-même, sans qu'elle devienne tôt ou tard un pouvoir qui éclabousse les autres de son silence, de son indifférence, de sa tranquillité ?

Il n'y a pas de pire pouvoir, ni à consonance plus magique, que le pouvoir de ceux qui affectent de refuser le pouvoir, en restant des êtres de pouvoir, serait-ce seuls dans leur coin. Il n'y a pas de pire contradiction ni de plus insoluble, pour un être qui demeure social, que de vouloir détruire le pouvoir, ce noeud de serpents qui se mangent la queue, ce noeud où l'on est toujours un mordant et un mordu. Tant qu'il subsiste une capacité, une potentialité et même une simple faculté énergétique, le pouvoir est tout de suite derrière. Nous sommes condamnés au pouvoir, aussi longtemps que cette société de concurrence qui nous environne et nous imprègne restera ce qu'elle est, c'est-à-dire aussi longtemps que l'égalité de puissance ou de faiblesse dans les rapports entre deux ou plusieurs personnes ne sera qu'une illusion ou un bref miracle. Cette égalité-là, c'est l'état utopique de l'homosexualité homosexuelle, où tout rapport de forces serait nivelé et où le désir ressemblerait à une identité mathématique entre deux chiffres.

Le pouvoir demeure donc sur les ruines du devoir. La machine révolutionnaire une fois en mar-

che, le veau d'or pourrait dire : « *Mon pouvoir est d'émettre une brillance jaune et non de donner la puissance* ». Mais pour mettre en marche la machine révolutionnaire, il ne faut pas faire comme ces géomètres qui supposent le problème résolu.

Le pouvoir n'est pas à détruire : c'est encore au dessus de nos forces. Cependant nous pouvons au moins en comprendre le mécanisme et tout faire pour le détraquer, que ce soit en l'outrepassant au lieu de le censurer, que ce soit en travaillant à la confusion généralisée des pouvoirs, que ce soit en rendant folle la règle du jeu, mais en sachant bien que ces activités seront encore l'exercice d'un pouvoir, serait-il nocturne, et non l'émergence tellement désirée de la faiblesse entre tous les hommes. D'ailleurs, au point où nous en sommes, le plus souhaitable serait que les sens arrachent le pouvoir au sens. Nous ne parlerions plus qu'en gémissements et en cris, en rires et en danses, en bruits et en musique.

Dans le matérialisme dialectique, comme dans la psychanalyse, le matériau est le non-corps. Les luttes pour le retour du corps sont tellement contaminées par le non-corps, qu'en parlant du corps, elles accentuent encore son exil. On oublie que le contenu de la parole n'est que le contenant de notre univers.

« *Le pouvoir des mots ou le mouvoir des peaux* », dit le poète aujourd'hui le plus lu en France. Les mots intelligents ou inintelligibles n'en finissent pas de parler des peaux, mais les peaux continuent à obéir à une tyrannie inexplicable et tenue pour sacrée, sous prétexte qu'on la nomme désir et qu'elle puise son énergie dans les abysses de l'inconscient. Le désir est devenu Dieu mais il est resté aveugle et mécanique, tel que l'ont reconstruit l'appareil capitaliste et le roman familial.

Quand parviendrons-nous à briser le pouvoir des mots par le mouvoir des peaux ? Inutile de comptabiliser et répertorier à l'infini toutes ces vieilles machines domestiques qui ont domestiqué le désir : machines à coudre le désir, congélateurs du désir, plieuses du désir, massicots, riveteuses, affuteuses et défonceuses du désir, fers à repasser du désir, toupies et laminoirs. Tout ça cliquette et grésille en nous pour qu'on finisse par crier : « *Je suis libre ! Je ne désire que ce qui me plaît !* » Moi, ce qui me plaît, c'est de désirer tous les corps qui peuvent produire de l'allégresse et de la révolution.



*Freud et Marx, c'est pas mal,
mais nous, on préfère la moto.*

Bulletin des Jeunes d'Aubervilliers,
numéro 2, octobre 1972.

A qui est-ce que je m'adresse ici ? A tous ceux qui parlent de la révolution pour ne pas la faire, c'est-à-dire aussi à moi-même. Mon discours évidemment est phallique et plus encore de s'appuyer sur une grammaire claire et ancienne. A part de brefs crépitements hystériques suivis de redoutablessences, toute écriture est de la cochonnerie, Artaud nous l'a dit, et en le disant, il a ajouté son étron à des milliards d'autres.

Le délire peut-il apparaître dans une écriture ? Une écriture peut-elle être de l'ordre du délire, alors que le délire est la négation de tout ordre ? L'écriture qui communique (et qui devient marchandise) s'approche du délire aussi près qu'elle peut, mais elle n'y entre jamais sous peine de cesser de communiquer.

Pour transmettre une folie, il faut la mettre en raison, c'est-à-dire en prison. Celui qui n'y parvient pas est seul au monde dans sa cellule. Celui qui y parvient est déjà un idéologue qui fait main basse sur la folie, sur la grande angoisse plénière où les mots ne sont plus chez eux. C'est un flic et un flic doublé d'un travesti. Sa pensée a sur elle des porte-jarretelles dissimulés sous son pantalon d'uniforme. Ainsi de tous les mâles qui discourent sur le désir. C'est leur manière de frénétiser et d'outrepasser, bien à l'abri derrière ce discours. Car il n'y a pas en Occident de pratique qui ne soit précédée d'un discours. Je suis un de ces flics et ces porte-jarretelles m'excitent au plus haut point. Mais je rêve du jour où plus personne n'aura besoin de fétiche.

12

*Rappelez-moi de quoi on parle.
Et pas la peine d'essayer de me
tromper, j'ai de la mémoire, je
reconnaitrai si c'est bien ça.
Qu'est-ce que je disais ?*

Roland Dubillard

Seul dans sa maison forestière, un ogre avait mis des années à construire des machines pour obliger ses visiteurs à faire l'amour entre eux : des machines avec des poulies, des chaînes, des horloges, des colliers, des jambières de cuir, des cuirasses de métal, des godemichés oscillatoires, pendulaires ou tournants. Un jour, des adolescents qui avaient perdu leur chemin, sept ou huit frères, entrèrent dans la maison de l'ogre.

On ne sait pas si les pièges se refermèrent sur eux ou si la curiosité fut telle qu'ils les refermèrent eux-mêmes. En tout cas, encastrés les uns dans les autres, deux par deux, et condamnés à éjaculer jusqu'à la fin des temps, ils devinrent les rouages d'une usine sans électricité et les esclaves d'un cadavre. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que dans son grenier, l'ogre était mort.